7e Année - N° 40. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 13 Octobre 1917.

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE







"LE FILM D'ART"

NEUILLY-sur-SEINE, 14, Rue Chauveau. - NEUILLY-sur-Seine

PROCHAINEMENT :

Melle Emmy LYNN

Melle NIZAN

dans

LA DIXIÈME - SYMPHONIE -

Scénario et Mise en Scène de

M. Abel GANCE

M. Jean TOULOUT

M. SÉVERIN MARS

Adaptation Musicale du compositeur

Michel-Maurice LÉVY

Opérateur de prise de vue : M. L. H. BUREL



TIBER FILM



PROCHAINEMENT



UN BEAU SUCCÈS

LINA CAVALIERI

ET

DANS

LUCIEN MURATORE

LA ROSE DE GRENADE

Adaptation Cinématographique du Célèbre roman de JEAN RAMEAU

7e Année N° 40. - - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 13 Octobre 1917.

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 15 fr
ÉTRANGER
Un an. . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER

Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : *Direction :* Nord 56-33
Imprimerie : Central 66-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

Types de l'arrière

Bon Papa

La guerre a fait éclore une variété vraiment curieuse de types amusants. Ses caractères de comédie — ne sont-ils pas bien à leur place? — vont se renouvelant avec les âges et peut-être que les vaudevillistes de l'avenir... de l'après-guerre, puiseront ici quelques silhouettes assez typées.

En voici une qui m'a beaucoup réjoui au cours de ma dernière permission :

Au Cinéma..... — pas de réclame en article de tête! — où j'allais toutes les semaines aux temps heureux de la paix, j'avais accoutumé de passer toutes mes soirées du vendredi aux côtés d'un fringant, ingambe et cosmétiqué bel homme, que je prenais pour un officier de cavalerie en disponibilité... Sa boutonnière rougissait d'une manière fort civile, son œil impérieux imposait une individualité d'acier chromé, à travers un monocle sans monture et sans cordonnet... Quel monocle! Vissé, embouti sous une arcade sourcilière d'une hautaine indifférence. Quant à son poil... — Qu'on m'excuse, mais j'ai tant eu le loisir de l'examiner « dans son fauteuil » avant la guerre, que je le connais presque autant que celui de mon cheval et que je me sens capable de vous détailler l'état de ses boulets, la force de ses paturons et la résistance de ses ganaches. Quant à son poil, dis-je, il était lisse, brillant, le cheveu savamment ondulé et la moustache longue, soyeuse, d'un beau châtain foncé, sans un fil d'argent, une moustache non pas seulement d'homme jeune, mais de jeune homme.

Aussi, c'est que c'était un jeune homme... et il en rencontrait peu de cruelles dans le rayon de son œil d'aigle aux fascinations miroitantes et... monoclées, mon gaillard affichait tout au plus trente-cinq à quarante..., il était épatant, fringant, reluisant : un vrai coq gaulois.

Vint la guerre... A ma première perme, j'inaugurai mon vendredi dans mon fameux cinéma... et le hasard voulut que je vinsse m'asseoir aux côtés de mon fringant « cadre noir » comme je l'avais dénommé.

Quelle surprise, quelle catastrophe!... Dans quel état, grand Dieu! la guerre me l'avait mis!

Des bésicles d'écaille ou de cellulo chaussaient son nez, à l'arête jadis si aristocratique, si fière! Son œil... que dis-je, ses deux yeux pleuraient, son cheveu, autrefois si brillant, était tout gris, tout terne, tout pauvre, tout décoloré. La moustache tombante, telle un saule pleureur, ombrait une lèvre molle, et celle-ci, en profil de gargouille, s'effondrait sur une barbe d'un blanc sale... Ah! certes, elle ne payait pas de mine, sa pauvre vieille figure toute retournée.

Il n'était plus le beau cavalier, son regard n'errait plus de la brune à la blonde et cet antique jeune homme, seul au monde à cinquante-cinq ans, qui n'avait eu la propriété — que dis-je, la propriété? — en usufruit que la femme des autres... sans ménage et sans enfant, se mettait à jouer les bons papas.

Cet « inutile » qui, sans la guerre, continuerait à faire le céladon, s'était enfin mis dans les emplois de « son âge »... Et il fallait voir avec quelle sollicitude paternelle, à la sortie, il tapait sur les grosses joues des petits poupards réjouis...

« C'est un bon papa! » pensaient les mamans, et je me disais, le regardant quitter le cinéma, le dos volontairement voûté et le pas incertain par calcul... « Encore un qui a honte de paraître jeune. » Adieu, fards et cosmétiques, c'est la guerre, appuyons un peu sur le poil blanc... C'est si bien porté, en ce moment, le rôle des pères nobles et des bons papas.

Farceurs! guignols!! pantins!!!

CHARLES LE FRAPER.

La Vedette

On annonce qu'une vedette connue et aimée du public paraît dans un film. Immédiatement, sans connaître le scénario, sans avoir vu dix mètres de la bande, le directeur la retient, tout comme un Parisien loue un appartement, sur plan, avant que l'immeuble soit construit, tout comme un négociant en vins achète la récolte d'un vignoble sur pied, au mois d'avril. S'il y a d'autres compétiteurs, la porte est ouverte à toutes les surenchères. On assiste alors à de belles courses à la vedette, à des matches impressionnants pour la priorité, et, en définitive, à un beau lâcher de billets bleus.

Les directeurs ont fini par s'émouvoir. Il est même regrettable qu'ils ne l'aient pas fait plus tôt, car ils auraient évité les difficultés dont ils se plaignent et dont — ils en conviennent d'ailleurs eux-mêmes — ils ont été les premiers artisans.

Aussi, nous trouvons-nous aujourd'hui en présence de deux opinions sur la valeur des vedettes dans les films : Les uns disent que c'est l'action dramatique et l'interprétation de la *troupe* qui comptent. Pour eux, la vedette donne un peu plus de brillant à l'œuvre, son portrait illustre agréablement les affiches, son nom permet de faire une publicité tapageuse, du zim-boum-boum, comme dit notre ami Monat, et c'est tout. On ne saurait donc payer un film très cher pour la seule vedette.

D'autres affirment que l'artiste en renom attire le public et remplit la salle. Elle occasionne un supplément de recettes, disent-ils, et il ne faut pas hésiter à payer largement le film joué par Mlle X... ou M. Z...

Plus simplement, on peut résumer ces deux opinions de la façon suivante : Pour les premiers, la vedette a fait son temps, il faut la remplacer par des troupes et de bonnes troupes. Pour les seconds, il faut la conserver parce qu'elle est la condition *sine qua non* du succès.

Les partisans de l'une et de l'autre théorie, étant en nombre à peu près égal, il est assez difficile d'établir un jugement. Des faits seraient nécessaires. Mais ne voilà-t-il pas, par malheur, que ce sont les faits qui manquent le plus...

Pour ma part, je crois que la faveur du public, pour un certain genre de film, indiquera la route à suivre.

Jusqu'à présent, il m'apparaît qu'il aime la vedette et qu'il n'a nullement l'intention de s'en désintéresser. Voyez le sort qui est réservé aux films de Robinne, d'Emmy Lynn, de Napierkowska, de Roussel, de Mario Bonnard, de Pearl White, etc. Regardez aussi les œuvres tournées avec des artistes, excellents sans doute, mais inconnus : le public les applaudit, certes, mais ne les accueille pas avec l'enthousiasme qu'il réserve aux premiers.

Cela serait peut-être une conclusion, si la cinématographie était parvenue à son apogée.

LÉON DRUHOT.

Notes d'une Spectatrice

Camille est un délicieux modèle au jeune corps de biche effarouchée. Elle pose aux Beaux-arts, et chez Julian. Ses idées sur l'Art sont un peu celles des massiers des différents ateliers... mais pour ce qui est du cinéma, elle a des opinions personnelles comme on en peut juger.

Master Blackwood, de la colonie américaine, l'a conduite au Cinéma... au Cinéma! Sur les boulevards! C'est un régal.

Le premier film qui parut : Transport par eau du bois en Suède, laissa Camille rêveuse. Elle fut longue à comprendre ce titre et associer dans son idée ces divers assemblages de locomotion, d'élément, de produit et de géographie. Elle le relut plusieurs fois, car le titre était long sur l'écran ! puis n'ayant rien compris elle se dit : « après tout, flûte ! on verra bien ». Et elle vit quelque chose de très intéressant pour elle... car elle n'est pas dure, Camille, elle aime à priori tout ce qu'elle ne connaît pas.

La conscience de M. Cachalot *l'amusa*, Armes et amour *l'ennuya... car elle n'est sentimentale que le matin après le chocolat et avant la pose, et puis ces robes entravées, c'est de l'antiquité !*

Quant au Marchand de poison, *interprété par Miss Woodruff à qui Camille dénia immédiatement la résistance de tenir « la pose » plus de deux minutes, alors qu'elle, c'était des trois quarts d'heure d'affilée ! oui, mon vieux Boby, trois quarts d'heure ! sans avoir les fourmis dans les doigts de pieds.*

Master Boby Blackwood, lui, laissait dire... il admirait miss Woodruff. Quant au scénario, quant à l'histoire américaine, elle le laissait plutôt froid... « C'est mocheton » disait-il, car Master Boby Blackwood s'exprime admirablement en pur français des ateliers du quartier Montparnasse.

Et Camille appuya, dans son délicieux dialecte de la place Pigalle : « Et puis, tout ça, c'est des bobards, ça ne prend pas ».

Aux Annales de la guerre *et à* Pathé Journal, *Camille et Master Boby applaudirent et sympathisèrent d'opinion.*

Le Bon Fricot *les amusa un peu, pas beaucoup... quant à* STEELE ET KATE, PRIVATES DÉTECTIVES, *vieux rogatons d'anciens festins, ils n'en virent pas deux tableaux... et pour cause!*

Et puis, dehors, le soleil était si beau, les femmes si belles, les hommes si spirituels...

LUIGIA REZZONICO d. T.

La crise des sous

M. Hudelo, préfet de police, vient de prendre des mesures sages et énergiques pour éviter l'accaparement des sous. Il a organisé un service spécial de surveillance et de répression. Les agents de service dans les cinémas ont reçu des ordres. Malheur aux caissières qui ne rendront pas la monnaie. Mais y a-t-il des caissières de cinéma qui accaparent les sous pour les revendre ?



Triangle Plays

UN FILM QUI VOUS
-- FERA FAIRE --
— RECETTE —



LES VIEUX

qui ont été présentés à l' ***A. C. P.***

Lundi 8 Octobre dernier

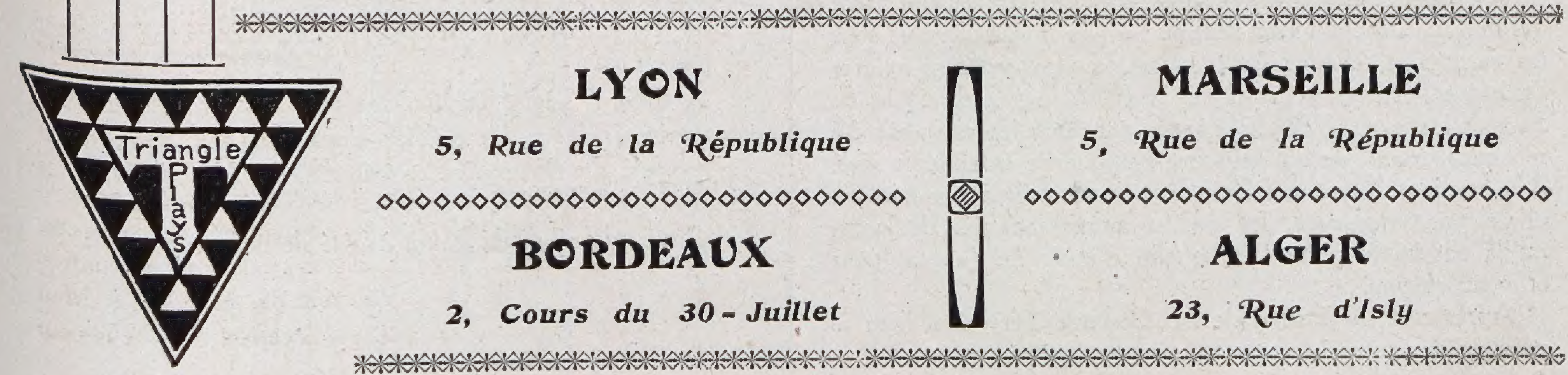
auraient largement mérité

les honneurs d'une présentation spéciale

Date de sortie : 2 Novembre

CINÉ LOCATION ECLIPSE

18, Rue Favart, 18 — PARIS



La Clef du Mystère

C'est notre excellent confrère *l'Ecran* qui nous la donne.

Dans notre dernier numéro, nous disions qu'une réunion secrète s'était tenue à l'A. C. P. le lundi 1er octobre.

Voici ce qui s'est passé : M. Paul Kastor, secrétaire de l'A. C. P., ayant adressé à M. Brézillon une lettre par laquelle il lui demandait d'intervenir auprès de ses collègues et de les prier d'observer une attitude plus silencieuse pendant la projection des films, le sympathique Président du Syndicat des Directeurs avait convoqué les membres du bureau, on devait discuter des mesures à prendre, d'accord avec les loueurs composant l'A. C. P. Sur un ton assez vif, et après une énergique protestation de M. Brézillon, de nombreuses observations furent échangées. Enfin, l'union parut se faire sur la proposition suivante : « Plus de présentations spéciales avant que les films n'aient été montrés, d'abord, aux habitués de la rue de l'Entrepôt. »

Mais il y a une lacune, car tous les loueurs parisiens ne font pas partie de l'A. C. P. De plus, l'affaire n'est point liquidée, puisque M. Paul Kastor doit porter la proposition acceptée sur le bureau de la Chambre Syndicale, section des loueurs.

A quelques jours de là, le représentant d'un loueur disait : « C'est un grand coup d'épée dans l'eau ! »

Bourrage de Crâne

L'Œuvre mène une campagne énergique contre le bourrage de crâne.

Louable intention,

Mais combien longue est la route de l'intention à la réalité !

Dans un de ses derniers numéros, nous cueillons cette perle :

« Nous avons signalé, il y a quelques jours, les incendies dus à la malveillance qui avaient occasionné de graves dégâts à la grande église de Saint-Etienne et détruit le village de Joubert, dans les environs de cette ville.

« Quatre jeunes apaches furent d'abord arrêtés, qui firent des aveux. Un cinquième nommé Falgue fut ensuite mis sous les verrous et, comme les premiers, dont il prétend ignorer l'existence, il déclara avoir mis le feu à la grande église de Saint-Etienne. Les détails donnés par tous les cinq ont été reconnus exacts, ce qui ne laisse pas que de troubler le juge d'instruction. Alors que Falgue prétend qu'il a commis son crime par vengeance, les quatre autres inculpés déclarent qu'ils ont voulu piller l'église afin d'avoir de l'argent *pour aller au cinéma.* »

Après cela, le journal de M. Gustave Téry peut bien se moquer des autres !...

La France aux Français

Nous lisons dans *le Pays* :

Mon ami Galoubet est nationaliste. Il a le verbe haut, le mot violent et la phrase haineuse. Au temps de la paix, il conquérait l'Alsace tous les matins, et sauvait la France tous les soirs. Sa formule préférée était : « La France aux Français ».

— Ouste ! hurlait-il, reconduisez-moi tous les étrangers à la frontière, et plus vite que ça. Et vive la guerre, car elle seule nous délivrera de toute cette racaille.

Et il l'attendait, sa guerre, sa bonne gué-guerre, et avec quelle impatience.

Lors de la mobilisation, Galoubet était en Extrême-Orient. Il en est revenu tout dernièrement.

— Enfin, nous sommes entre nous, dit-il à ses amis, en débarquant sur le quai du P.-L.-M.

Puis il les conduisit dans un restaurant que, naguère, il avait beaucoup fréquenté.

— Tiens, remarqua-t-il, le garçon n'est plus celui qui avait l'habitude de me servir.

— Oui, lui expliquai-je, il est mobilisé.

— Garçon ! commanda-t-il.

— Inutile de t'époumonner, lui dis-je, cet homme ne sait pas un mot de français.

— Alors, que l'on me fasse venir Alfred, mon brave Alfred... Je ne serai pas fâché de le revoir.

— Brave en effet, tu ne te trompes pas ; il est tombé aux Eparges. Je crois qu'il est remplacé par un Hollandais.

— Et Auguste ?

— Il a été tué à Vauquois. C'est un Espagnol qui a recueilli sa succession.

A cet instant, notre ami Marronde prit la parole.

Il est de l'Auvergne, et se complaît à parler de sa province.

— Il n'y a plus grand monde aux champs, dans mon pays, nous confia-t-il, et si nous ne trouvons pas moyen d'y amener des noirs, des jaunes ou des peaux-rouges pour y cultiver le sol, que deviendrons-nous ?

Sur ce, Galoubet, tout congestionné, s'écria, en éclatant de rage :

— Quoi ! quoi ! encore, toujours des étrangers !... Et les Français, vous les oubliez dans tout ça... Oui, qu'en faites-vous, des Français ?... Où sont-ils, N... de D..., les Français ?

Alors, un poilu, qui dînait à côté de nous, répondit :

— Au

René WISNER.

(*Le Pays.*)

Les Films de la Semaine

par Edmond FLOURY

PATHÉ FRÈRES

LES ATHLÈTES DE JOINVILLE

Première série.

" Barres parallèles "

A l'aide du nouveau mode de projection et de prise de vues au ralentisseur, il est très facile d'étudier tous les mouvements exécutés par les professionnels de Joinville, lorsqu'ils enseignent la gymnastique à leurs élèves. On peut détailler toutes les phases des sauts, très gracieux, accomplis sur les barres parallèles, et en comprendre tout le mécanisme.

De telles séries instructives promettent d'être intéressantes.

Longueur : 170 mètres.

MAX DEVRAIT PORTER DES BRETELLES

Comique.

Muni d'un appareil photographique dernier modèle, Max part en Italie pour faire une photographie sensationnelle : il s'agit de remporter un prix de 100.000 frs, gros lot d'un concours organisé par un journal.

Séduit par une scène de genre qui s'offre à son objectif, Max fixe sur la plaque le charmant spectacle de « bambinos » italiens, beaux comme des anges et se gorgeant du macaroni national, comme de jeunes chats gourmands. Il revient à Paris, enchanté, certain du succès. Mais au bureau du journal, on lui dit : « Nous n'avons pas fait un concours de macaroni, voyez les conditions : des paysages, des natures mortes, tout, excepté des personnages ! »

Max repart pour un nouveau chef-d'œuvre. Il découvre des coins ravissants et se prépare à les photographier, lorsqu'une vieille fille ridicule, escortée d'un petit chien, vient se poster devant l'objectif. Max, furieux, choisit un autre coin, mais la vieille fille s'obstine à rester dans le champ. La même scène se renouvelle un peu plus loin avec un promeneur obstiné, et Max, qui a recouru à un stratagème, disparaît sournoisement, en les laissant dans des poses grotesques.

Cependant, au bord de l'Océan, comme une Vénus née de l'écume de la mer, la jolie Ginette se laisse bercer par la vague qui déferle. Après son bain, toute fraîche et parfumée de jeunesse, elle fait une moisson de fleurs, lorsque Max la surprend. Du coup, il oublie son concours et ne pense plus qu'à fixer la charmante vision. Mais Ginette se sauve jusqu'à ce que, amusée par l'insistance badine de Max, elle accepte de le présenter à son père.

Pour plaire à la jeune fille, Max met ses plus fines bottines ; celles-ci, trop étroites, le mettent bientôt au supplice. En route, il les déboutonne et fait légèrement glisser dessus son pantalon... Hélas, la catastrophe se produit en présence de Ginette et de son père, le pantalon, glissant de plus en plus, laisse son propriétaire en caleçon !... Et le pauvre Max reçoit la leçon qu'il mérite. Aussi, pourquoi ne porte-t-il pas de bretelles ?

Pour la circonstance, Max a renoncé aux bretelles et porte une ceinture qui lui occasionne quelques petites déconvenues dont le spectateur se divertira franchement.

Brave Max! Que n'invente-t-il pas pour nous faire rire! Il est inlassable et nous aussi.

Longueur : 505 mètres.

LE VOL SUPRÊME

(S. C. A. G. L.)

Etienne Laverne s'est donné, corps et âme, à l'aviation. Il ne connaît pas de joie meilleure que celle de fendre l'air, sur l'aile rapide de son avion.

Un jour, en essayant un nouvel appareil, une panne de moteur se produit, il descend, en vol plané, et atterrit un peu brusquement. On le transporte, légèrement blessé, dans un château voisin, chez la comtesse Hervine de Montelard.

La comtesse Hervine est une jeune veuve, fort jolie, riche et artiste. Elle produit l'effet d'un coup de foudre sur Etienne Laverne. L'impression est d'autant plus profonde, que le cœur du jeune homme est neuf et vibrant. Il se grise, durant quelques semaines de cette vie de luxe et d'élégance, et du spectacle de la jolie hôtesse qui anime cet harmonieux décor. Il oublie son avion qui, réparé, l'invite à reprendre le domaine des airs, et son mécanicien, le fidèle Bagnol, dont l'amitié, jusqu'ici, a été pour lui le plus précieux des réconforts.

L'événement n'a pas échappé à Bagnol, dont le bon sens déplore une aventure qui ne peut être que néfaste à son camarade. Mais, ses conseils sont vains ; chez une nature timide, mais passionnée, comme celle de Laverne, les sentiments sont profonds, ils grandissent, comme des rafales qui ne laissent sur leur passage que ruines et désastres.

A Paris, Etienne Laverne, malgré les conseils du bon Bagnol, répond à l'invitation de la comtesse. Mais ici, il trouve la jeune femme au milieu d'une cour d'adorateurs, semblable à une reine fêtée et enviée. Laverne, intimidé, gêné dans un milieu qui n'est pas le sien, rentre chez lui profondément malheureux. Non seulement la comtesse ne lui a accordé qu'une attention distraite, mais encore il a acquis la certitude de son prochain mariage avec le prince Lodochowsky.

Dès lors, il cherche toutes les occasions de risquer sa vie. Il est résolu à en finir, lorsque le prince a la fantaisie de l'accompagner en qualité de passager. Laverne refuse, et finit par céder : « Je voulais mourir, écrit-il à la comtesse Hervine, mais le spectacle de votre bonheur me rend fou, je ne partirai pas seul. » La jeune femme reçoit cette lettre au moment même où l'avion s'élève dans les airs. Elle le voit, pencher comme un navire en perdition, tournoyer sur lui-même, puis, comme par miracle, reprendre son équilibre, et atterrir sans dommage : dans la tourmente où il se trouvait emporté, un fétiche, présent de la comtesse à l'aviateur, était venu se loger dans les pièces de commande, et avait empêcher Laverne d'accomplir son criminel projet.

Le Prince Lodochowsky devait ignorer toujours l'attentat dont il avait failli être victime. Mais le mépris de celle qu'il aime devient intolérable à Laverne. Il n'a plus qu'une idée : accomplir une action d'éclat, qui le relèvera à ses yeux.

Quelque temps plus tard, la comtesse est en voyage de noces. Laverne, qui doit accomplir un vol audacieux, en franchissant les Pyrénées, se trouve dans la même région. Le prince Lodochowsky, parti seul pour une ascension périlleuse, est victime d'un accident de montagne. Il se trouve, avec deux guides, dans une région difficilement accessible, et son état exige des soins immédiats. Laverne, qui vient d'accomplir sa performance, harassé mais encore vibrant de la lutte qu'il a dû soutenir contre les éléments, n'hésite pas. Il reprend son avion et, accompagné d'un médecin, porte secours au blessé. Il revient ensuite annoncer à la princesse, que son mari est hors de danger. Mais sans doute ses nerfs, depuis trop longtemps tendus, ne sont-ils plus maîtres d'eux-mêmes. Soudain, l'appareil culbute et pique vers le sol, dans une chute mortelle.

Etienne Laverne a racheté sa faute : dans la pensée de celle qui fut la cause involontaire de cette fin tragique se retrace souvent le spectacle du grand oiseau tournoyant dans les airs, et venant s'écraser sur le sol, frappé à mort.

L'exécution de ce film, dont le scénario est dû à la plume habile de M. Valentin Mandelstamm, fait le plus grand honneur, tant aux interprètes qu'au metteur en scène, M. Plaissetty, à qui nous devons déjà des scènes de tout premier ordre.

Le Vol Suprême *va passionner et ravir les aviateurs : Un nouveau camarade en même temps que nouvel as leur est révélé en la personne de M. Croué, de la Comédie-Française.*

La mise en scène, très soignée, a été sûrement réglée par un professionnel de l'aviation, car on n'y relève aucun anachronisme; les départs et les atterrissages sont d'une rigoureuse exactitude, de même que vols sensationnels et chutes terrifiantes.

Les intérieurs sont luxueux et les plein-air parfaitement choisis.

Enfin, l'action, située en plein pays basque, nous offre l'admirable spectacle des Pyrénées dans toute leur splendeur.

Mlle Gabrielle Robinne est une comtesse Hervine charmante et touchante. M. Croué est l'artiste au jeu simple et naturel qui fait de lui une des premières vedettes de l'écran.

Longueur : 1.525 mètres.

LE COURRIER DE WASHINGTON

VIe Episode.

" La fleur fanée "

Nous avons vu, dans le dernier épisode, Miss Pearl Dare et T. O. Adams réussir à s'échapper de la cave inondée et se sauver au galop. Dans cette course éperdue, T. O. Adams a été désarçonné, et la jeune fille, emportée par son cheval, est rentrée seule dans les lignes américaines, tandis que son compagnon croyait trouver un refuge dans une case guaranienne. Mais le major Brent, en patrouille, le découvre, au moment où il s'assure que son ceinturon contient toujours les précieux plans. Brent s'empare de ces plans, et, heureux de se faire valoir auprès du père de Miss Dare, lui rend compte de son coup de maître et reçoit ses félicitations.

Cependant, T. O. Adams a repris, auprès du colonel Dare, ses fonctions d'ordonnance. La fille du colonel lui inspire visiblement des sentiments qu'il s'efforce de dissimuler. La jeune fille ne s'y est pas trompée. Elle sait qu'elle est aimée par cet étrange garçon, et elle-même éprouve auprès de lui un certain trouble. Mais l'ordonance ne laisse pas que de paraître suspect, tant au colonel Dare qu'à la « Menace Silencieuse » elle-même. Ainsi, un œillet, jeté par Miss Pearl, recueilli par Adams comme une relique, a été retrouvé auprès de la jeune fille, après un violent assaut qu'elle a subi, sans pouvoir reconnaître son agresseur. En même temps disparaissaient les cachets contenant une solution chimique destinée à rendre lisibles les plans...

De plus, T. O. Adams semble avoir des accointances particulières avec la « Menace Silencieuse ». Celle-ci a remis à l'un de ses affiliés les cachets dérobés chez le colonel Dare. On se souvient que l'original des plans est demeuré entre les mains des espions, et ces cachets seuls peuvent les rendre lisibles. Mais, si Miss Dare soupçonne les agissements de T. O. Adams, elle est obligée de reconnaître que le jeune homme agit dans l'intérêt de leur cause, lorsqu'il lui remet les cachets, reconquis, Dieu sait au prix de quels périls ! Elle lui obéit aveuglément lorsqu'il lui demande de faire envahir par une troupe armée les sous-sols du Ministère de la Guerre, s'il n'est pas de retour avant midi.

C'est là, en effet, que le commandant Brent, à la tête d'une vingtaine de soldats américains, fait irruption et découvre toute la bande des espions, au moment où T. O. Adams, tombé entre leurs mains, allait être fusillé. Les espions, cependant, parviennent à dépister leurs assaillants. La lutte demeure égale, entre des adversaires également habiles et puissants.

On voit que les situations se compliquent à plaisir et se corsent de singulière façon. Aussi, le public attendra-t-il la suite avec impatience.



GAUMONT

LA PREUVE

Comédie dramatique.

Le directeur d'une banque s'est entendu avec un employé pour s'emparer du contenu du coffre-fort. Le coup fait l'employé doit partir en Amérique.

Le plan est mis à exécution et le directeur reste insoupçonné.

Pourtant un éditeur, qui avait mis la plus grande partie de son avoir dans cette banque, veut connaître les raisons de la banqueroute, vient voir le directeur et surprend une partie de la vérité.

Le hasard ne tarde pas à lui fournir une preuve indéniable.

Son petit neveu fait de la photo et, par une claire journée il est parti à la recherche de clichés sensationnels.

D'autre part, l'employé ayant réclamé de l'argent au directeur, lui a donné rendez-vous au pied d'un monument.

C'est là que, quelques instants plus tard, ils sont photographiés par le garçonnet qui ne les connaît pas.

L'appareil photographique est ensuite, par inattention, emporté par un riche fermier du Far West, mais, habilement, le jeune homme trouve le domicile de l'éditeur et lui rapporte l'appareil contenant le cliché révélateur.

Le directeur est alors arrêté et la jolie fille de l'éditeur épousera le riche fermier à qui l'on doit : LA PREUVE.

Petit drame bien joué et surtout bien photographié.

Longueur : 690 mètres.

L'AUTRE

Drame.

Débarrassée du cauchemar qui avait empoisonné les meilleures années de sa jeunesse, Laure Gregor, la veuve du bandit-gentleman dont les journaux avaient annoncé le suicide au Mexique la veille de son arrestation, s'est engagée sous le nom de Louise Gauthier comme institutrice de la petite Janine Varennes après avoir laissé dans une pension de Paris son petit garçon de 6 ans qui est son unique consolation.

Certaine de ne plus être troublée dans la sérénité de sa nouvelle existence, Laure vivait tranquille n'ayant d'autre souci que l'absence de son enfant lorsqu'un jour elle fut trahie par la visite d'une amie des Varennes qui la reconnut aisément d'après la photographie publiée jadis dans les journaux quotidiens.

Malgré l'intervention d'un sympathique voisin, M. Jacques Merson, qui essaya vainement de montrer en elle une victime de Gregor et non une complice, elle fut impitoyablement chassée par les Varennes qui refusèrent de se laisser attendrir par les larmes de l'institutrice et par l'éloquence de son avocat.

Emu par tant de douleur, M. Merson voulut accomplir son devoir à sa façon en prenant la pauvre femme sous sa protection et en lui confiant l'éducation de sa fillette Lucette dont la mère était morte depuis quelques années.

Un an après, le cœur aidant, Laure Gregor est devenue Mme Merson. Son fils est auprès d'elle, à côté de Lucette, et le bonheur aurait régné longtemps dans cette maison si un jour Mme Merson ne s'était trouvée, à sa grande stupeur, face à face avec Gregor, son premier mari, face à face avec celui qu'elle croyait mort depuis longtemps et qui, simplement, n'avait fait que changer de peau en prenant le nom de Suares, sujet mexicain enterré sous le nom de Gregor...

Sachant Laure richement remariée, le sinistre bandit met tout en œuvre pour exploiter par le chantage la mine d'or qu'il vient de découvrir. Il compte pour l'aider sur le concours de ses deux acolytes, Legresle et Bodru, aussi fieffés coquins que lui...

Par la menace, il obtient de sa femme un rendez-vous nocturne dans un bois de cyprès bordant le jardin de la propriété que M. Merson possède à Nice. Mais M. Merson, mis par sa femme au courant de la situation, va lui-même au rendez-vous, où, cynique, le faux Suares le nargue en ces termes :

— « Laure est toujours ma femme puisque je suis vivant. Je la veux et veux notre enfant. Vous êtes riche, M. Merson, et je suis gourmand... pour que je disparaisse, il me faudra la forte somme... »

Et pour mieux appuyer son raisonnement, le bandit sort de sa poche un revolver ; mais M. Merson, qui a vu le geste, envoie le misérable rejoindre le néant d'où il n'aurait dû jamais sortir...

Le lendemain, sous la rubrique des crimes passionnels, les journaux annonçaient l'arrestation d'une modiste parisienne, Juliette Audry, inculpée de l'assassinat d'un sujet mexicain du nom de Suares.

Cette Juliette Audry, à qui le faux Suares avait promis le mariage après l'avoir déshonorée et ruinée, était venue le relancer à Nice et avait appris par Bodru, l'un des complices du bandit, le rendez-vous nocturne de son amant. Bodru pensait, en agissant ainsi, se venger de son chef et amener une rupture défintive qui aurait jeté dans ses bras la jeune modiste dont il était follement amoureux.

Elle était donc arrivée au petit bois des cyprès quelques minutes après le drame tragique qui venait de mettre aux prises M. Merson et son antagoniste, et c'est elle qui avait receuilli le dernier souffle du misérable : d'où l'accusation d'assassinat relevée contre elle.

M. Merson qui avait eu un grand geste chevaleresque en prenant sous sa sauvegarde Laure, l'innocente veuve de Grégor, ne pouvait décemment laisser accuser et condamner une inconnue pour un crime dont lui seul était l'auteur.

Aussi, le voyons-nous se rendre, accompagné de sa femme, chez le juge d'instruction pour le mettre au courant des faits qui se sont passés et pour innocenter l'accusée. Mais à peine avait-il, devant le magistrat, décliné son état civil, qu'un télégramme arrivait au Parquet faisant connaître qu'un forçat évadé du nom de Bodru venait de s'empoisonner après s'être accusé du meurtre de Suares...

Grâce à ce mensonge inspiré par une amoureuse folie, Juliette Audry devenait libre après vérification ; et Jacques Merson n'avait plus à entrer dans de pénibles détails concernant le passé de sa femme.

Maintenant que Gregor son premier mari est bien

mort, Laure peut goûter en paix le parfait bonheur en compagnie de M. Merson son nouvel et noble époux.

Quant à Juliette Audry, elle se consolera facilement de la mort tragique de celui qui pour la sauver s'est suicidé après s'être accusé d'un crime imaginaire...

L'Autre *montre tout le danger qu'il y a pour une femme à se remarier sans être sûre de la mort d'un premier mari.*

J'y ai surtout admiré les vues splendides qui encadrent l'action. On ne peut rêver plus jolis tableaux.

Nous retrouvons là la troupe homogène bien connue : MM. Cresté, Leubas, Mathé, Michel; Mmes Andreyor, Dario. Je les félicite tous en bloc.

Longueur : 1.150 mètres.



L. AUBERT

FOX LE CHIEN DÉTECTIVE

Drame.

Il est très intéressant de posséder un chien-détective, surtout lorsque la brave bête, comme Fox, est fort intelligente, et plonge les spectateurs dans la stupéfaction.

Le film obtiendra, par cette attraction, un légitime succès. Les enfants, surtout, seront ravis.

Longueur : 894 mètres.



Ciné-Location "ECLIPSE"

LES VIEUX

Scène dramatique en 4 parties.

Joë Coburn habite avec sa femme et son fils, âgé de 18 ans, un petit cottage dans la campagne. Reconnu comme l'homme le plus intègre de la contrée, il est désigné par ses concitoyens pour remplir les hautes fonctions de conseiller du commerce. C'est la richesse et l'honneur pour la petite famille.

Tout le monde est dans la joie, sauf Dolly, la camarade de jeux d'Edmond, une belle enfant de seize ans, qui va rester seule au pays.

La famille part pour la ville. Les parents louent une maison dans la banlieue, tandis qu'Edmond ira habiter le centre de la ville pour choisir une carrière honorable.

Edmond ne donne que très peu de nouvelles. Les vieux parents vont de temps en temps se reposer de leurs occupations dans la vieille maison qui abrita si longtemps leur modeste bonheur. Pendant ce temps, le fils fait la fête et devient dupe des coquetteries d'une aventurière protégée par Stanley, un individu peu scrupuleux.

Ne recevant pas de nouvelles de leur enfant, Coburn et sa femme imaginent d'aller le surprendre. Hélas ! les pauvres vieux tombent en plein drame. Ils arrivent au moment où Edmond vient de tuer d'un coup de revolver Stanley, qui brutalisait sa compagne.

Edmond explique à son père ce qui vient d'arriver et s'enfuit. La police survient et interroge tout le monde. Le chef aperçoit Coburn qui glisse le revolver de son fils dans sa valise. Questionné, pour innocenter son fils, l'homme intègre, qui n'a jamais menti, soutient que le revolver est à lui. On lui fait remarquer qu'il manque une balle ; il répond qu'il ne se rappelle plus à quelle occasion il s'est servi de l'arme.

Magré tout, comme il est prouvé que c'est le fils du conseiller qui a commis le meurtre, la police vient l'arrêter dans la vieille maison où il a cherché un refuge pour se créer un alibi.

Il manque le principal témoin du drame qu'on n'a pu retrouver. C'est l'aventurière, maîtresse de Stanley. Cette femme rend visite à Coburn et lui propose d'éviter son témoignage en lui donnant de l'argent pour disparaître. Le malheureux consent, décidé à ne reculer devant aucun moyen pour sauver son fils.

Le jour du procès arrive, les témoins font leur déposition.

Toutes les charges accablent le jeune homme, mais il manque toujours le principal témoin qui, seul, peut amener la condamnation. Tout-à-coup, Coburn est appelé au téléphone. C'est la femme qui réclame à nouveau une forte somme pour garder le silence ; elle menace de venir témoigner si elle n'a pas l'argent à 3 heures. Ne possédant pas cette somme Boburn, désespéré, attend avec anxiété. A l'heure dite, l'aventurière paraît et s'asseoit dans la salle.

La vieille maman est interrogée à son tour. Elle jure que son fils n'est pas coupable et, se jetant aux pieds des Jurés, elle demande grâce pour son enfant. L'émotion est grande dans la salle d'audience. L'aventurière qui n'était que vénale et n'avait pas une mauvaise nature, attendrie par les larmes de la vieille maman, quitte la salle.

Au moment où le Jury se retire pour délibérer, le Président reçoit une lettre. Cest le principal témoin qui dépose sous serment que le fils du conseiller attaqué par Stanley, a abattu celui-ci dans le cas de légitime défense, Stanley, l'ayant menacé de son revolver.

Le prévenu est acquitté, la famille retourne à la vieille maison et Edmond épouse Dolly, la jolie voisine.

Pauvres vieux! Ils se dévouent pour sauver leur enfant meurtrier; le père, honorable magistrat, homme intègre par excellence, commet son premier mensonge; la mère vient supplier les jurés, faisant appel à leurs sentiments paternels. La condamnation, cependant, est inévitable et imminente, lorsqu'un fait nouveau se produit, permettant au tribunal de prononcer l'acquittement.

Je louerai sans réserves le jeu admirable des deux artistes, des vieux! Ils sont d'un naturel et d'une simplicité parfaits.

Très, très bon film, succès assuré.

Longueur : 1.465 mètres.



SUR L'ÉCRAN

A NOS LECTEURS

Toute la correspondance concernant le "*Courrier Cinématographique*" (Rédaction et Administration) doit être exclusivement adressée à :

M. le Directeur

du Courrier Cinématographique

58, rue Grenéta, Paris.

Pour éviter une perte de temps toujours préjudiciable, notre Directeur, Charles Le Fraper, prie nos Collaborateurs et nos Lecteurs de se conformer strictement à ces indications.

Les lacets.

Ils sont à l'ordre du jour. Le suicide d'Almeyreda les a rendus célèbres. On ne peut plus entendre parler de lacets sans sourire. Et voyez où cela mène : on présente un film ; un sous-titre annonce que « la baronne suivait, chaque matin, la route en lacets conduisant au belvédère ». Immédiatement quelqu'un s'écrie « Il va sûrement lui arriver malheur !... » Effectivement, une auto arrive à toute vitesse et l'écrase...

Une charmante femme, directrice de cinéma, très superstitieuse, touche déjà du bois quand elle entend prononcer le mot : lacets ! Ça va devenir la scie. Oh !... pardon...

La concurrence.

Hindenburg fait une concurrence inquiétante, par le film, à son seigneur et maître Guillaume. De même qu'il y a une statue Hindenburg, une ligne Hindenburg, on parle beaucoup aujourd'hui, chez les boches, du film Hindenburg. Un tableau représente le maréchal « en arrière » à sa table de travail. Il écoute un rapport que lui fait Ludendorff. C'est le côté guerrier du film.

Côté populaire : on voit dans une autre scène le maréchal au milieu d'une foule de femmes et d'enfants qui l'acclament.

Si l'empereur, après ça, est jaloux, nous ne nous étonnerons pas.

Mais ces petits détails ne prouvent-ils pas aussi qu'il y a quelque chose de changé dans l'empire des hobereaux ?

Quand les domestiques prennent la place des maîtres, la faillite n'est pas loin.

Communiqués.

Les *Etablissements L. Aubert* présenteront mercredi 17 octobre prochain, dans la coquette salle de l'*Aubert-Palace*, 24, boulevard des Italiens, les films ci-après : *L'Oiseau de proie*, drame en 4 parties, interprété par Mlle Jane Faber, de la Comédie-Française; et *Le Club des 13*, drame en 1 prologue et 4 parties, interprété par Suzanne Armelle.

* * *

SUCCÈS-PALACE. — Le nouveau et splendide Cinéma-Théâtre du 14, rue Taine, donne jeudi 18 courant en « Soirée Théâtrale » *La Tosca*, la célèbre pièce de Victorien Sardou, qui sera interprétée par les principaux artistes des théâtres de Paris; du 19 au 24, à l'écran : *Le Courrier de Washington* (Une Epée brisée), *Le Coupable*, *Le Fiacre nº 13*. — Le jeudi 25, « Soirée Théâtrale » avec *La Timbale d'argent*.

* * *

Le *Ciné-Location-Eclipse* a l'honneur d'informer MM. les Directeurs qu'il présentera, le samedi 13 octobre, à 3 heures, au Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, *l'Affaire Clémenceau*, interprété par Francesca Bertini.

* * *

Les Etablissements *L. van Goitsenhoven* nous prient d'annoncer qu'ils présenteront, mercredi prochain, 17 courant, à 15 heures, au Palais des Fêtes, la jolie salle de M. Brézillon, les films suivants :

1° *Consul bon vivant* ou les *Mémoires d'un singe*, joué par le célèbre chimpanzé Consul;

2° *La Reprise*, comédie dramatique en 4 parties, un chef-d'œuvre de la Savoia-Film;

3° *Charmeuse funeste*, ciné-drame en 3 parties, d'Aquila-Film.

Les personnes n'ayant pas reçu de cartes sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

* * *

Alger, le 5 octobre 1917.

Monsieur,

J'ai l'avantage de vous faire savoir que M. A. Denoncin, mon représentant, sera de passage dans votre capitale sous peu, pour plusieurs affaires intéressant la firme « Central-Film-Location », dont je suis le Directeur.

Espérant que vous voudrez bien réserver un bon accueil à mon représentant, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

FERRIS.

* * *

L'Agence Américaine, 37, rue de Trévise, Paris, prévient MM. les Directeurs qu'elle présentera le mercredi 17 octobre, à 3 heures de l'après-midi, à *Lutetia-Wagram*, 133, avenue de Wagram, le film *Jack Cœur de Lion* (*le Singe héroïque*).

LE 19 OCTOBRE SORTIRA : **Film A. D.**

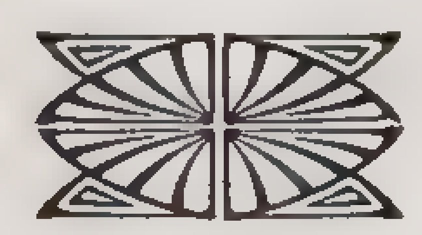
Sous la Griffe

Superbe Drame

interprété par

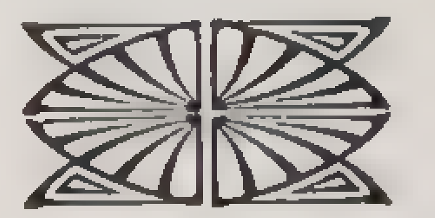
Marie-Louise DERVAL

*Scénario et Mise en Scène d'*Albert **DIEUDONNÉ**



Exclusivité





Petites nouvelles.

Le cinématographiste bien connu, M. Monat, part ces jours-ci aux Etats-Unis, muni d'un bagage fort lourd d'affaires, d'études, et de tous les bons films français édités pendant les derniers six mois qui viennent de s'écouler.

L'actif directeur a l'intention de grouper à New-York toutes les productions françaises et d'installer là-bas un bureau français d'exportation pour notre industrie.

Il a déjà, en prévision, quelques contrats qui, dit-on, feront un digne pendant à ceux de l'année écoulée (Triangle, Famous Players, Jesse Lasky).

M. Monat laisse à la tête de son bureau parisien, sa précieuse collaboratrice, Mme Monat, qui le remplacera en son absence.

Il nous prie d'être ses interprètes auprès de tous ceux qui ont bien voulu lui accorder leur confiance pour le placement de leur production, et de les remercier en son nom.

Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

Ivan le Terrible.

Le beau film que nous avons applaudi, à l'Hippodrome, au printemps dernier, avait été mis sur le marché anglais. Il fut interdit pendant plusieurs semaines sur l'intervention de l'ambassade russe. Cette interdiction est aujourd'hui définitivement levée et nos alliés d'outre-Manche peuvent, à leur tour, se réjouir d'un spectacle qui a connu, en France, de beaux succès.

L'Oiseau de proie.

Le beau film français qui porte ce titre et que les *Etablissements L. Aubert* présenteront le 17 octobre à l'*Aubert-Palace* se signale à l'attention de MM. les directeurs, par son interprétation hors pair, composée exclusivement d'artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon, parmi lesquels nous relevons les noms si appréciés du public de Mlles Jane Faber et Valpreux et de M. Grétillat.

Nos Hôtes.

Nous avons eu cette semaine la visite de M. Cari qui collaborait, avant la guerre, aux Etablissements L. Aubert.

M. Cari, mobilisé dans l'artillerie italienne depuis un an, est actuellement en mission à Paris. Il est chargé officiellement de la propagande en France des films édités par le grand quartier général italien.

Les premiers films sortiront bientôt. Ce sont, dit-on, de pures merveilles, et une preuve irréfutable des efforts accomplis, sur leur front, par nos amis transalpins.

Nous en reparlerons.

Comme on fait son lit...

— Dites donc, mon ami, vous ne savez pas, je les ai retrouvés...

— Mais quoi donc, ma bonne?...

— Vous savez bien, les vingt francs que nous cherchions depuis huit jours.

— Ah! Et où ça?

— Dans le lit...

Les Moulures.

Aperçu lundi 8 octobre, vers les 3 heures, rue de l'Entrepôt, l'enfant terrible de la corporation, Goirand lui-même, en chair et en os! M. Goirand portait sur l'épaule droite un volumineux paquet. En l'approchant, nous reconnûmes des moulures, en bois naturellement. M. Goirand nous a avoué qu'il n'osait entrer à l'A. C. P. en cet appareil. Nous l'en dissuadâmes et son apparition fit sensation.

On murmurait qu'il était payé par le secrétariat pour caresser à coups de trique les gens turbulents...

Mais nous ne croyons pas à tant de machiavélisme. Goirand est tout simplement un brave homme qui « fait tout par lui-même! » Or, ses fils électriques étant à nu sur ses murs, il avait, pour dissimuler lesdits fils, fait l'emplette d'un lot de moulures usagées.

Rien de la trique, par conséquent!...

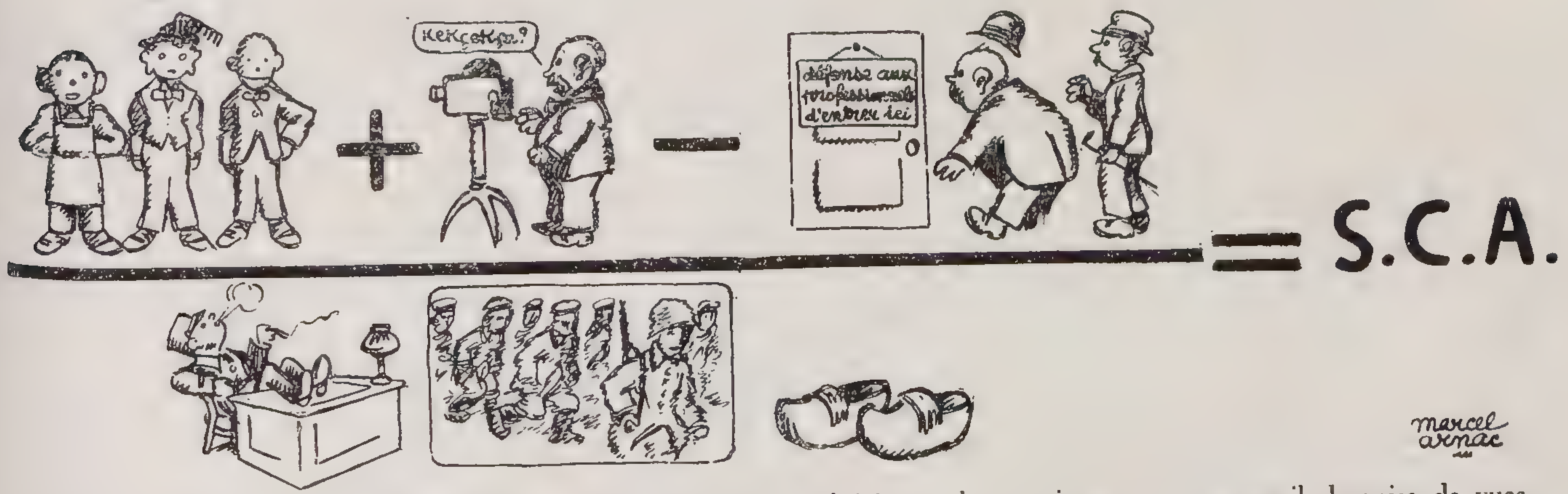
L'OPÉRATEUR.

Le Film d'Arnac

Parallèlement...



Prenez un Ministre intelligent, ajoutez-y quelques Membres de la Chambre Syndicale de la Cinématographie, retranchez 15 0/0 pour les œuvres d'Assistance maritime, et divisez le tout par Organisation Méthodique. Résultat : S. C. M.



Prenez 2 ou 3 garçons épiciers (service armé) amis d'un politicien verbeux, ajoutez-y un appareil de prise de vues, soustrayez les compétences, retranchez la production et divisez le tout par sabotage. Résultat : S. C. A.

La frise moderne

A Charles LE FRAPER
Toutes mes sympathies,
R. H...

Quand Mars aura fini d'ensanglanter la Terre
Et la voix du canon éteinte pour toujours,
Quand nous pourrons enfin nous griser de lumière,
Et quand la Paix profonde aura repris son cours,

Un impérieux désir de connaître la vie
Que nous menions alors s'emparera de tous:
Demandant les exploits qu'ont fait pour la Patrie
Ces poilus légendaires qui tinrent « jusqu'au bout ».

C'est alors que le film, cette frise moderne,
Sous leurs yeux étonnés fera revivre encor
Ces charges où les hommes, avec leurs casques ternes,
S'en allaient en chantant et défiaient la Mort.

Ils verront le carnage, la hideur des batailles,
Ils verront nos villages brûlés, pillés, détruits,
Ils verront nos églises criblées par la mitraille,
Nos monuments souillés, nos chefs-d'œuvre meurtris.

De ces luttes épiques qui étonnèrent le monde,
Gigantesques, terribles, vrais combats de géants,
Le film gardera la vérité profonde,
Où l'on verra revivre l'angoisse du moment.

Et dans les temps futurs, apprenant notre histoire,
Les jeunes écoliers verront là, sous leurs yeux,
Tous les soldats de France auréolés de gloire
Dont les exploits fameux les firent demi-dieux.

René Hervouin.

Autour du Cinéma

Une Séance mémorable

Isidore Pompavin, dès l'âge de soixante ans, jouissait d'une célébrité à rendre jaloux Hégésippe Simon lui-même. Sa ville natale venait de lui élever une statue en chaux vive, et la Société des Pêcheurs pardonnés l'avait, au cours d'une dernière réunion, nommé président d'honneur.

C'est que, depuis le jour où il avait frisé la cinquantaine, Isidore s'était révélé le modèle des époux, le père exemplaire, en un mot le type parfait de l'homme possédant toutes les vertus.

Il fallait le voir morigéner les poivrots, faire la leçon aux gosses qui revenaient de l'école, ou bien réprimander quelque accorte fillette dont l'oreille était un peu trop attentive aux propos des jeunes gens.

Aussi vit-il d'un fort mauvais œil un cinéma s'installer en face sa porte. A vrai dire, il ne connaissait pas ce genre de spectacle, mais il avait lu les articles d'un certain Téry, et cela lui avait suffi pour qu'il considérât les films comme aussi dangereux que le bacille du tétanos.

Aussitôt, il s'imagina toute la population de la gentille ville dont il s'était érigé gardien de la morale, atteinte par le fléau, et se vautrant dans le ruisseau de la démoralisation.

Il résolut de réagir, de combattre le mal.

Mais pour guérir une maladie, il faut d'abord la connaître. Il attendit donc que l'établissement ait ouvert ses portes; et le soir d'inauguration, pour ne point perdre de temps, il prenait place dans un fauteuil réservé.

Il fut outré. On passait Charlot amoureux *et* Rigadin fait des béguins!...

En proie à une surexcitation bien compréhensible, il ne put fermer l'œil de la nuit. Comme dans un cauchemar, il avait sans cesse devant les yeux les deux figures grimaçantes des comiques, que des jolies femmes court vêtues embrassaient sur la bouche! C'était horrible.

Le lendemain, il réunit d'urgence tous les Pêcheurs pardonnés, et leur clama sa juste indignation :

« Mes chers amis, il ne faut pas tolérer davantage un semblable instrument de dépravation parmi nous. Ou du moins, il faut le rendre inoffensif. Cette nuit, j'ai longuement médité, et je crois qu'il y aurait un moyen simple de couper court à cette propagande du vice. J'ai remarqué que ce qui frappait le plus, c'était la grosseur des personnages dont les moindres traits sont visibles, et surtout leur mouvement. *Oui, leur mouvement. Si les personnages du cinéma ne remuaient pas, eh bien! Messieurs, le cinéma ne serait pas immoral... »*

L'Assemblée ayant approuvé ces paroles marquées, semble-t-il, au coin de la logique et du plus pur bon sens, on passa à l'ordre du jour que voici :

« La Société des Pêcheurs pardonnés, régulièrement réunie sous la présidence d'honneur de M. Isidore Pompavin, le 16 *août* 1917,

« Après avoir approuvé le discours de son président,

« Emet le vœu :

« Que dorénavant soient seuls autorisés les spectacles cinématographiques où les artistes ne font pas un mouvement, et dont la taille, sur l'écran, ne dépasse pas un mètre.

« Charge M. Isidore Pompavin de le faire connaître à M. le Ministre de l'Intérieur. »

... Mes chers lecteurs, j'ai changé les noms, mais cette histoire est authentique. Du reste, elle n'est pas extraordinaire. Vous vous souvenez du vœu émis récemment par le Conseil général de la Seine?...

MARCEL BONAMY.

Les Compétences ?...

On a raillé cet adjudant de quartier qui classait ses recrues au hasard de sa fantaisie.

— Ah ! vous êtes employé de banque, vous, vous irez à la cuisine. Et vous, peintre ? Vous prendrez le pinceau, et balayerez la cour. Chauffeur dans le civil ? Bien. Les voitures vous connaissent et vous les connaissez. Vous traînerez celle de corvée pour aller à l'ordinaire !

Il est évident que c'est encore le chauffeur qui était le mieux affecté.

On croyait jusqu'à présent que dans le commerce et l'industrie, il en allait autrement.

Détruisons cette légende : on nous assure que c'est un opérateur de projection qui monte, coupe et critique les bandes d'un de nos bons metteurs en scène. A l'occasion, il en rédigerait même les sous-titres.

Ne demandons plus désormais :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Nous avons l'explication du mystère.

Le metteur en scène changera-t-il de métier et se mêlera-t-il de régler les charbons de l'arc ? Avec l'introduction de pareilles mœurs dans notre corporation tout est possible.

Les Joyaux

Venise

Rubis — c'est la Lagune, au delà du Lido
L'Opale — le canal d'un vert sombre où s'irise
De l'ombre. L'Or : Saint-Marc, la gloire de Venise
Saphir : le ciel mouvant qui calme tous nos maux.

Gemme innombrable et vive et souple au gré du flot
Sous le reflet de ce vibrant soleil qui grise
Nous allions, enivrés et subissant l'emprise
De la cité fameuse et proche des îlots.

Venise nous a pris, par sa pure lumière,
Et là-bas, le soleil se couche étincelant
Nos yeux sont éblouis de sa splendeur dernière.

Et l'améthyste, au soir, a des éclats puissants.
C'est de l'or, de l'onyx, du sang, une émeraude
Qui s'écrasent dans l'eau, sous cette clarté chaude.

MARC DE FONTENELLE.

LA

MUNDUS-FILM Cy

avise tous les intéressés que

LA GRANDE BATAILLE

qui s'est livrée autour du fameux Film



JACK-CŒUR-DE-LION

vient de se terminer à l'avantage de

M. Georges PETIT

Directeur de

L'AGENCE AMÉRICAINE

37, Rue de Trévise, 37

qui s'est adjugé la CONCESSION EXCLUSIVE *(France et Colonies)*

de cette Bande

SENSATIONNELLE

AGENCE GÉNÉRALE
Cinématographique

LE SACRIFICE DE RIO JIM

Drame.

Ce fut un événement dans la petite ville du Far West quand débarqua Robert Ederson, le nouvel instituteur. Celui qui venait de partir avait été révoqué pour sa faiblesse envers les enfants dont il était chargé de faire l'éducation ; celui-ci était-il envoyé pour donner en même temps des leçons aux Cow-Boys qui n'avaient l'habitude d'en recevoir de personne ? Bref tous se méfiaient du nouvel arrivant.

Les belles filles, habituées de la salle de danse attenant à l'hôtel de l'endroit, étaient particulièrement intriguées en voyant ce bel homme à l'air austère qui ressemblait plutôt à un pasteur qu'à un maître d'école et, l'une d'elles, leur reine, Claire-la-Jolie, décida que ce serait elle qui se chargerait de l'interroger pour connaître ses intentions.

Ederson ne se fit pas prier pour engager la conversation avec la jolie fille. Il voulait, en effet, tout en se faisant respecter de cette population un peu rude avec laquelle il allait être obligé de vivre, montrer qu'il avait les idées larges et que malgré sa science et son éducation il était homme à s'entendre avec tous.

Quelques instants après, l'instituteur remportait une première victoire. Par la force de son poing, il parvenait à conquérir l'amitié la plus sincère de Rio Jim, la terreur du Ranch, le redoutable fiancé de Claire-la-Jolie.

Quelque temps après, Robert, en essayant d'arracher Claire à cette vie de plaisir, en devient profondément amoureux et Rio Jim, reconnaissant les qualités incontestables du professeur, se sacrifie pour faire le bonheur de son ami en même temps que celui de sa fiancée.

Plus tard, Rio, apprenant que Jack l'élégant, un Don Juan d'une ville voisine, a entrepris de troubler le jeune ménage, se charge de punir l'impudent personnage.

Et, le lendemain, on apprenait que la diligence avait été attaquée par un bandit masqué qui avait enlevé Jack l'élégant.

Rio, le cœur navré, mais se sentant devenir meilleur depuis son sacrifice, s'éloigne alors pour toujours de la charmante Claire qui a occupé une si large place dans son cœur.

Nous voici à nouveau en présence des sites du Far-West, et nous refaisons connaissance avec leurs habitants. Spectacle toujours attrayant qui possède un cachet d'originalité, d'étrangeté, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Le Sacrifice de Rio Jim *fera la joie des foules, car elles y trouveront ce qui les intéresse le plus : des batailles en règle et des poursuites angoissantes.*

Longueur : 1.190 mètres.

UN DOUBLE ENLÈVEMENT

Comique.

Théodule, le pilote d'un canot automobile, fait passer le plaisir avant le travail ; il flirte avec ses charmantes passagères, et il en résulte des virages fantastiques et des embardées sensationnelles dans la rade.

Le patron, qui pense que le travail doit passer avant le plaisir, se fâche et menace de renvoyer Théodule si cela continue.

Ignace, un artiste méconnu, a été congédié par le père de sa fiancée : « Trouvez du travail, ou ne revenez plus », et le désœuvré s'est mis en quête d'une occupation pas trop fatigante.

Ayant entendu la menace du patron de Théodule, il parvient à décider sa fiancée à flirter un peu avec le matelot. Celui-ci est renvoyé et Ignace engagé à sa place.

La fiancée d'Ignace veut revenir vers celui qui lui doit son emploi, mais le consciencieux artiste, pour ne pas être renvoyé à son tour, ne veut rien entendre et en pleine vitesse il laisse tomber à l'eau sa bien-aimée. Théodule, qui, sur la rive, contemplait les manœuvres audacieuses de son heureux successeur, voit l'accident et, se jetant à l'eau, sauve la jeune fille qui, pour le récompenser, l'accepte en mariage.

Ignace, furieux, projette l'enlèvement de celle qu'il aime toujours. Et il réussit. Théodule, dans un canot rapide, s'élance à la poursuite du ravisseur, et avec son lasso lancé d'une main sûre, il l'enlève à son tour et le remorque en vitesse dans l'humide élément. Après une course folle, la corde casse, tout le monde culbute au milieu de la rade et un sensationnel plongeon met fin au double enlèvement.

C'est la poursuite réglementaire... Cette fois, elle a lieu sur l'eau et provoque une hilarité continuelle. Ce ne sont que chutes dans l'onde amère. Les artistes y barbotent, se poursuivent, regagnent le bord, replongent, etc., etc.

En résumé, film très amusant qui possède des effets imprévus.

Longueur : 300 mètres.



Présentations Spéciales

HARRY

LA SECONDE MADAME TANQUERAY

de Sir Arthur PINÉRO

Cette comédie dramatique fut créée à Londres, voici quelques années. Elle y obtint un succès colossal, qui ne pouvait manquer d'être consacré à l'écran.

On se souvient de la donnée originale du drame : Il dépeint la vie d'une courtisane cherchant dans le mariage une réhabilitation de son passé douteux. M. Tanqueray n'a trouvé que des déboires dans son premier mariage avec une femme sans cœur qui meurt après avoir enfermé leur fille dans un couvent.

Resté veuf, Tanqueray cherche à retrouver un peu de bonheur. Il rencontre alors Paula, celle qui sera la seconde Mme Tanqueray. Il veut tout ignorer d'elle, mais le monde ne l'admet pas et fait le vide autour d'eux.

La fille de Tanqueray, devenue grande, semblait vouloir prendre le voile. Mais, par suite d'un revirement subit, elle renonce à prononcer ses vœux et rentre chez son père, surprise d'y trouver une étrangère que, d'instinct, elle fuit.

La jeune fille part en Ecosse avec une amie de son père, et y fait la connaissance d'un jeune capitaine, Ardan. Les jeunes gens se plaisent et bientôt seront fiancés. Ils reviennent à Londres chez Tanqueray, mais, coup de théâtre, Madame Tanqueray reconnaît dans le capitaine un de ses anciens amants. Elle l'avoue à son mari. Le mariage est impossible et, après une scène violente entre Paula et sa belle-fille, la jeune femme, à bout de forces, cherche dans la mort la délivrance de ses peines, permettant ainsi aux deux jeunes gens de s'unir.

Je n'ai fait que retracer les grandes lignes du film. On y trouve bien d'autres détails qui viennent se greffer, très heureusement, sur l'idée principale.

La donnée de l'œuvre est une étude très fouillée, un essai du relèvement d'une créature.

Plus récemment, un autre écrivain avait écrit une pièce dans le même ordre d'idées : Le Ruisseau.

M. Tanqueray s'est aperçu, à ses dépens, des difficultés souvent insurmontables qu'on rencontre lorsqu'il faut se heurter aux préjugés du monde.

Le film suit pas à pas la pièce et en rend bien tous les effets. Sir George Alexandre a composé avec soin et autorité la figure énigmatique de Tanqueray. Sa partenaire, miss Hilda Moore, est la créature dévoyée qui ne peut arriver à s'élever au-dessus de sa condition, malgré un mariage peu en rapport avec ses goûts naturels.

La mise en scène est soignée. J'ai surtout remarqué une salle de théâtre qui est absolument « nature ».

L'AMÉRIQUE CHAMPION DU DROIT

Grande page d'histoire prise sur le vif, et faisant revivre d'illustres personnages. Une intrigue suffisamment intéressante relie les diverses phases de l'action. On y voit les députés et sénateurs américains, on y sent la menace allemande cherchant à désorganiser le grand pays pour empêcher à tout prix la déclaration de guerre.

On assiste encore au Congrès historique du 4 août 1917, à l'âpre discussion entre pacifistes et partisans de la guerre, dont le célèbre Lansing, dans un élan enfiévré et une joute oratoire, décide de la victoire en obtenant tous les suffrages.

Toutes les scènes sont étonnantes de vérité. Il semblerait que la grande séance a été prise sur le vif. C'est dire si l'on a poussé loin le réalisme. On ne pouvait faire mieux.

L'œuvre, d'une envolée patriotique, enthousiasmera les foules, et portera à travers les nations alliées, en même temps qu'un grand réconfort, l'assurance, la preuve que la République amie mènera à bien l'œuvre de moralisation qu'elle a entreprise.

GAUMONT

LE BANDEAU SUR LES YEUX

Comédie dramatique en 3 parties.

Le jeune peintre Jean Derval, élève du maître Bernaudin, et sa sœur Josette, qu'une maladie de langueur cloue sur une chaise longue, viennent de s'installer dans une jolie propriété de la Côte d'Azur mise à leur disposition par un généreux Mécène.

Présenté par son maître, qui est Membre de l'Institut, à une riche famille américaine des environs, Jean Derval devient vite amoureux de l'aînée des jeunes filles, Miss Dolly, sans se douter qu'elle est déjà fiancée à M. Guy de Santeuil, un gentleman, son voisin.

De son côté, Josette, qui ne voudrait pas mourir sans avoir connu l'enchantement des lèvres qui s'entr'ouvrent pour le baiser, s'éprend d'un jeune inconnu qui, tous les jours, en passant devant elle, sous sa terrasse, ne peut s'empêcher de sourire mélancoliquement à cette pauvre fille, si jeune et déjà si malade...

Ce n'est pas de l'amour, mais une pitié compatissante que Josette lui inspire. Elle, pourtant, se croit aimée, et elle adore ce sympathique inconnu (qui n'est autre que M. de Santeuil) avec la même ferveur que son frère Jean Derval adore Miss Dolly...

Comme à ces petits enfants qui jouent à colin-maillard dans le Parc de la propriété habitée par les parents de Miss Dolly, l'amour a mis un bandeau sur les yeux de Josette et de son frère : dupes l'un et l'autre de leur cœur, ils ne se doutent pas de l'amère déception qui les attend.

Le jour même que l'artiste peintre apprend, la mort dans l'âme, que celle qu'il aime est fiancée à M. Guy de Santeuil, sa sœur Josette, qui a passé une bien mauvaise nuit, lui dévoile, dans une confession émue, le secret de son cœur et le supplie de trouver un prétexte pour que le jeune homme inconnu qu'elle aime vienne passer quelques minutes à son chevet... « Il me semble, dit-elle, que s'il me donnait la main une seule fois, j'aurais plus de courage pour mourir, puisque mes jours sont comptés... »

Jean Derval, faisant taire son amour-propre, s'acquitte de son mieux de la pénible mission qui lui a été confiée et décide son rival à satisfaire le caprice sacré d'une pauvre malade... Ce fut pour Josette épanouie l'heure la plus exquise de sa vie aux trois quarts brisée... car elle ignorait encore que son prince charmant était le fiancé de la jeune Américaine qu'aimait son frère.

Quelques semaines plus tard, par un beau matin de mai, les cloches de l'église du village se mirent à carillonner joyeusement comme pour un grand jour de fête. De la fenêtre de la chambre où reposait sa sœur, Jean Derval eut la douleur de voir, en claire toilette de mariée et pimpante sous le gai soleil printanier, miss Dolly penchée tendrement sur l'épaule de Guy de Santeuil, sortant tous deux, au milieu d'une foule sympathique, de la petite église où venait d'être consacrée leur union. Josette aussi vit ce spectacle-là et faillit en mourir...

Josette et Jean, êtres désabusés, comprennent mainte-

nant combien est terrible la réalité lorsque brutalement se déchire le bandeau des chères illusions que l'amour met sur les yeux de ceux qui jouent à colin-maillard avec le cœur...

Fort heureusement, le spectateur n'a pas sur les yeux le fameux bandeau. Sans quoi, il lui serait difficile d'admirer les merveilleux tableaux d'un conte charmont, qui finit pourtant assez tristement sur une pointe de mélancolie et de désillusion.

L'éditeur en a soigné d'une façon toute particulière l'illustration, je ne saurais trop le dire, la photographie est splendide : ce sont des tableaux de maîtres qui défilent devant nos yeux éblouis!

Quant à l'interprétation, nous retrouvons la même troupe qui inerprétait L'Autre, *et nous lui distribuons les éloges à profusion.*

TRILBY

Comédie dramatique en 2 actes, d'après le célèbre roman de Du Maurice.

Parmi la foule innombrable des étudiants qui vivent au Quartier Latin, Ralphy, Taffy et Billie, artistes anglais connus sous le surnom des « Trois Mousquetaires » se distinguent et se rendent célèbres entre tous, par l'excentricité de leur vie, toute de gaieté et de fantaisie, bien que tous trois soient installés tout là-haut près du ciel, dans une mansarde, au sixième étage.

Il est vrai que de la fenêtre de ce réduit, nos trois jeunes gens ont la plus admirable des vues que l'on puisse découvrir sur Paris. C'est dans un panorama à la fois médiéval et moderne d'une extrême variété, la silhouette gracieuse de la Sainte-Chapelle qui, par les soirs de clair de lune, se découpe sur le ciel parisien d'une enchanteresse clarté, et c'est à leurs pieds, le spectacle mouvant de la Seine qui coule tranquille.

Ces trois chercheurs d'idéal ont un étrange voisin, Svengali musicien d'origine orientale, au visage étrange, portant de longs cheveux et une grande barbe d'un noir de jais et qui, toute la journée, se livre à son art de violoniste ou emploie ses loisirs à faire des niches à ses compagnons.

Svengali a un pupille, Jerko, qui vit avec lui et qu'il tient sous sa domination, grâce au pouvoir magnétique qui est en lui.

Parfois, Svengali abandonne son taudis pour la mansarde de ses trois voisins et avec eux donne des concerts très artistiques, qui font oublier à chacun l'état lamentable de sa bourse.

Un jour, un jeune et beau modèle, la petite Trilby, qui pose chez un sculpteur vivant dans une chambre proche de celle des « Trois Mousquetaires », en entendant les accords du piano et du violon, se sent prise de curiosité. Profitant d'un instant de repos que lui accorde son « artiste », elle s'enveloppe comiquement dans une défroque militaire, et les pieds nus dans des babouches, la cigarette aux lèvres, les cheveux en désordre, elle va frapper à la porte des trois artistes.

Son entrée est accueillie par des cris et des gestes de joie ; on lui fait fête, on lui réserve la meilleure place sur un coin de table, où elle s'asseoit cavalièrement avec une grâce toute mutine.

Au milieu de ces artistes, elle sent naître en elle le désir de se mêler à leurs plaisirs et elle se met à chanter une vieille chanson populaire qui court les rues et les ateliers. Malheureusement, le petit modèle a des intentions meilleures que sa voix, car elle chante d'une façon fort criarde, quoique ayant un excellent organe.

Svengali, qui a constaté cette particularité et pour qui la beauté de Trilby a été pendant toute la durée de sa présence l'objet de son attention, se promet de tirer profit de la grâce et de la voix de Trilby.

Mais Billie s'était, de son côté, amouraché du petit modèle et lui avait demandé de poser pour lui un tableau d'inspiration mystique, où la jeune fille figurait une Vierge au lys.

Un jour, pendant une pose, celle-ci fut prise d'une violente migraine. Svengali, venu chez Billie lui emprunter de l'argent, se proposa de la guérir par l'hypnotisme, et après une succession de passes magnétiques, Trilby ne se ressentit plus du mal dont elle souffrait.

En rentrant chez lui, le musicien oriental conçoit un plan infernal. Puisque Trilby était en son pouvoir, il voulait par la suggestion en faire une grande artiste, capable d'interpréter ses compositions musicales, et qui l'accompagnerait dans les différentes grandes villes du monde, pour lui procurer le moyen de faire fortune.

Billie veut, de son côté, tirer Trilby de sa triste situation de modèle. Un jour qu'il la voit posant dans une école, il s'indigne que la jeune fille soit obligée de gagner sa vie par ce moyen, et, désespéré, ne veut plus la revoir.

Cependant, l'amour est le plus fort, Billie, après avoir voulu partir, décide de rester auprès de la jeune fille.

Dès ce jour, Billie et Trilby sortent ensemble et échangent entre eux les perpétuels serments d'amour. Attablés tous deux dans un cabaret champêtre, sous l'ombre des bosquets, les deux jeunes gens se promettent de vivre toujours ensemble et de tenter la main dans la main d'atteindre le triomphe auquel aspire Billie.

Le jour de Noël est choisi pour celui des fiançailles des deux jeunes gens, mais pendant la fête, Svengali réussit à rester seul avec Trilby et à lui faire écrire cette lettre adressée à Billie :

« Mon cher Billie,

« J'ai bien réfléchi et je ne puis être votre femme...
« car le passé ne saurait s'effacer de vos yeux...
« Adieu, Billie... Je quitte Paris pour toujours...
« Oubliez moi.

« *Trilby.* »

Trilby a décidé de quitter Paris à minuit. Elle ira d'abord en Pologne et de là commencera avec Svengali le plus fantastique des voyages à travers le monde.

Pendant ce temps, Billie, malade, est retourné en Angleterre, où sa mère et sa sœur le soignent et le guérissent.

Mais Svengali réalise ses rêves, le monde entier applaudit à la voix merveilleuse de Trilby, devenue l'idole de la foule, mais son triomphe est court, car bientôt il contracte une maladie de cœur qui l'empêche de surveiller Trilby, qui dès ce jour échappe à son pouvoir,

bien qu'il eut commandé son portrait à un artiste anglais afin que Trilby ait toujours son image devant les yeux.

Un jour que Trilby chantait à Londres, les deux amis de Billie, Ralphy et Taffy, qui s'ennuyaient, lui annoncèrent en ces termes leur visite :

« Mon cher Billie,

« Il nous devient impossible de vivre sans vous.
« D'ailleurs, je crains pour la santé de Taffy, qui maigrit chaque jour. Attendez-nous donc au prochain paquebot.

« Votre

« *Ralphy.* »

Arrivés dans la capitale, les trois joyeux compagnons se rendent au théâtre où Trilby chante.

De suite, ils reconnaissent l'ancien petit modèle, et pendant un entr'acte, ils vont lui faire visite, mais ils la trouvent sous l'influence de l'hypnotisme, et pendant que Trilby reparaît en scène, les « Trois Mousquetaires » demandent des explications à Svengali. Mais au cours de cette entrevue, le compositeur oriental est pris d'une soudaine attaque au cœur, s'évanouit et meurt.

La fin de Svengali libère Trilby de sa suggestion, et celle-ci, toute heureuse, retourne avec ses anciens amis, qu'elle réunit chez elle pour une fête. Mais en rentrant dans sa chambre, Trilby voit avec effroi le portrait de Svengali, elle se retourne et apercevant l'image de son ancien maître réfléchie dans un miroir, elle tombe morte d'épouvante.

Bien que ce film soit de marque étrangère, il fait revivre le quartier latin au temps de la bohême, et les coins les plus pittoresques de notre vieux Paris.

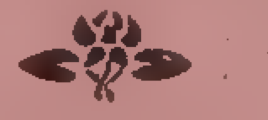
Les jeunes gens du nouveau siècle seront étonnés de mœurs et caractères qui, pourtant, ne sont pas très loin de nous, à peine cinquante ans! Les anciens diront : « C'était le bon temps »; nos jeunes gens ne comprendront pas, l'ambiance est trop changée.

On retrouve dans Trilby *les types légendaires chers à Murger : peintres, littérateurs, modèles, etc. Tous se confondent dans une joyeuse sarabande, mais l'action se corse d'un élément nouveau : l'hypnotisme, sous les traits d'un Polonais auquel n'aurait jamais songé l'auteur de la* Vie de Bohême.

Une mise en scène fastueuse entoure cette intrigue mystérieuse. A citer, entre autres, une salle de spectacle où a lieu un concert en présence de l'élite de la société. L'effet n'est pas nouveau, mais, ici, il est de circonstance, et non pas amené par hasard, pour l'unique plaisir des yeux.

Miss Clars, sous les traits de Trilby, fait apprécier sa grâce enchanteresse. Ses attitudes, souvent, sont sincères. M. Wilton Luckaye a composé avec un art complet le personnage du magnétiseur. Les autres rôles sont fort bien tenus par des artistes consciencieux.

EDMOND FLOURY.



" UNIVERS "

Cinéma-Location

27, Rue de l'Entrepôt

Prochainement :

VOLUPTÉ DE MORT

Aline, fille du millionnaire Dupaty, très jolie, que son père gâte énormément, se livre à toutes les folies, et tyrannise sa famille.

Roger, jeune homme sans scrupule et criblé de dettes, abusant de l'hospitalité de Dupaty, s'est emparé du cœur de la jeune fille qu'il soumet à ses caprices. Poussé par le besoin, il se promet d'épouser la jeune fille, mais le jeu l'ayant favorisé d'une manière imprévue, il renonce à ses projets de mariage.

Il part, abandonnant Aline qui souffre cruellement de l'affront qui lui est fait ; elle se promet de venger l'injure qui lui est faite en brisant à son tour le cœur de tous ceux qui l'aimeront.

M. Dupaty tombe malade de chagrin, mais Roger non plus n'est pas favorisé, car après avoir dissipé la somme qu'il avait gagnée, il perd la fortune de son frère Armand. Et Roger, victime du jeu, commet une faute grave pour laquelle il est arrêté au moment où il s'embarque pour un pays lointain.

La mort du père d'Aline l'a grandement attristée, mais la liberté dont elle jouit maintenant a pour elle un certain attrait et devient un mirage consolateur. Elle charge Tiennet le secrétaire de son père de lui procurer des nouvelles de Roger dont elle ignore les malheurs. Elle apprend ainsi qu'il est en prison et indigne d'elle. Aline voyage pour se distraire et vient à Paris où, attaquée de nuit, elle est sauvée par un jeune homme et apprend qu'il est le Comte Gustave d'Orsay, riche désœuvré à la recherche d'émotions.

Gustave s'éprend d'Aline et la suit dans sa villégiature à la mer. Là il rencontre Armand, frère de Roger, fiancé à une jeune fille charmante, Hélène.

Armand ruiné par son frère ne possède plus qu'un château grevé d'hypothèques, il le vend à Aline pour épouser Hélène. Armand introduit Gustave dans le tranquille asile qui abrite son amour, tandis qu'Aline se laisse courtiser, et personne n'échappe à la fascination fatale. Armand qui lui est présenté devient sa victime.

Roger sorti de prison est mis au courant des amours d'Armand. Il tente vainement d'obliger Aline à ne pas troubler la tranquillité de son frère. Armand est persuadé qu'il ne doit ses richesses qu'à des spéculations heureuses et s'abandonne aux séductions de la sirène, au point de rester insensible aux appels d'Hélène qui meurt lentement de désespoir.

Armand mis au courant par Tiennet de sa situation financière et apprenant qu'il vit des libéralités d'Aline se désespère et tente de se suicider. Roger arrive à temps pour le sauver et le ramener auprès d'Hélène. Mais il est trop tard, Hélène est morte.

Aline s'aperçoit alors qu'elle aime éperduement Armand. Elle le rejoint, mais entre eux se glisse une ombre, celle d'Hélène. Armand veut se tuer, mais Aline fait dévier l'arme qui la blesse mortellement, et met fin à son rêve.

Tribune Syndicale

Société " La Projection "

Groupement professionnel des opérateurs projectionnistes

SIÈGE SOCIAL : 199, rue St-Martin — (Palais des Fêtes)

Compte rendu de la réunion du mercredi 3 octobre, à 9 heures et demie, sous la présidence de M. THÉNOT, vice-président.

ORDRE DU JOUR :

1° Balance des comptes. Exercice de septembre. M. Schmitz, Trésorier;

2° Nomination d'un trésorier définitif en remplacement de M. Ribier, qui reste sociétaire. Sont nommés à l'unanimité : M. Schmitz, trésorier, et M. Chabance, trésorier adjoint;

3° L'assemblée vote un avis favorable à la lettre Parizot sur les trois questions, sauf âge d'admission (18 ans révolus) ;

4° Elaboration du *Bulletin des opérateurs de France*. Sont nommés administrateurs et rédacteurs (service de publicité) : MM. Verdier, Richard, Famin, Hermet;

5° Organisation de causeries-conférences, le dimanche, de 10 heures et demie à 11 heures et demie, sur la vulgarisation et les perfectionnements concernant la projection;

6° *Mercredi 7 novembre*, assemblée générale pour le renouvellement du Bureau;

7° Versements des cotisations.

MM. les sociétaires sont instamment priés de se rendre à cette réunion qui nous intéressera tous : Questions urgentes à traiter.

NOTA. — Chaque sociétaire devra recevoir une convocation spéciale.

Le Secrétaire,
MANUEL.

Ligue Économique de Paris

SIÈGE : 15 *bis*, boulevard Saint-Denis — *Tél.* : Central 62-70

ORDRE DU JOUR :

Les représentants du Commerce de la Grande et Petite Industrie, des Corporations et Consommateurs de Paris et la Région française, réunis le 3 octobre, salle du Palais des Fêtes, sous la présidence de M. Puech, député, ancien Ministre des Travaux Publics, assisté de :

M. Charles Danier, secrétaire général;

M. Lavignon, secrétaire;

M. Mionnet, des Beurres et Œufs;

M. Guillemin, président de la Chambre des Locataires;

M. Bautz, président du Syndicat des Industries s'attachant à la bijouterie;

M. Saudou, président du Syndicat des Marchands de pommes de terre en gros;

M. Berthaut, des Hôtels et Restaurants parisiens;

M. Rouault, président de la Ligue de Défense des Petits Propriétaires,

avec la présence de MM. Bienaimé, Leboucq, Henri Paté, Petitjean, députés; de M. A. Rendu, vice-président du Conseil Municipal; de MM. Hénaffe, Lallement, Dausset, conseillers municipaux; de M. Karcher, maire du XXe; de M. Syrot, représentant M. le Préfet de la Seine, et de M. Honnorat, représentant M. le Préfet de Police.

Après avoir entendu l'exposé de M. Danier sur la nécessité et les buts de la Ligue, le discours de M. Puech, de M. A. Rendu, de M. Lavignon, de M. Belledent et de plusieurs assistants, considérant qu'il est indispensable d'organiser et de coordonner les moyens d'action, de production et d'échange du commerce et de l'industrie, de les défendre et d'intensifier leur puissance économique, de mettre à leur disposition un groupement assez fort et autorisé pour parler et agir en leur nom, les renseigner et les unir dans l'intérêt commun qui est aussi l'intérêt national, décident d'adhérer en masse à la Ligue Economique et de la développer et d'en faire leur porte-parole, dans toutes les questions qui touchent au relèvement économique de Paris.

Lèvent la séance aux cris de : « Vive l'union des Français! Vive la Ligue Economique! »

" Le Courrier " à Boulogne-s|-Mer

Du 28 Septembre au 4 Octobre

KURSAAL. — Programme artistique avec *Le Cœur de Nora*, comédie dramatique en 4 parties de la Jesse Lasky, interprétée par Marie Doro. Somptueuse mise en scène, éclairage parfait. Charlie Chaplin, dans *Charlot dans les coulisses*, a provoqué un fou rire général. *La Vie d'un saumon*, documentaire, coloris très intéressant. Enfin, les actualités.

CINÉMA-PATHÉ. — Jane Grey dans *Le Calvaire d'une femme*, drame, *Le Réveil du cœur*, drame américain, *Ravengar*, 8e épisode. Dans la partie comique, *Plouf rate un beau mariage*, amusante comédie bien enlevée par Rivers, *Les Aventures d'un amoureux* et *Le Spitzberg*, superbe plein air de la Pathécolor adroitement photographié.

CINÉMA-PALACE. — *Le Mariage de Mary*, comédie dramatique anglaise, délicieusement jouée par la jeune et jolie Mary Miles. Mise en scène et photo impeccables. *Bonheur passe richesse*, petit drame bien interprété, *La Nouvelle Garde-Malade, Ketty et l'âne Fidèle*, sont deux bons comiques. Les actualités du monde entier dans l'*Eclair-Journal*.

CALIX.

" Le Courrier " à Tunis

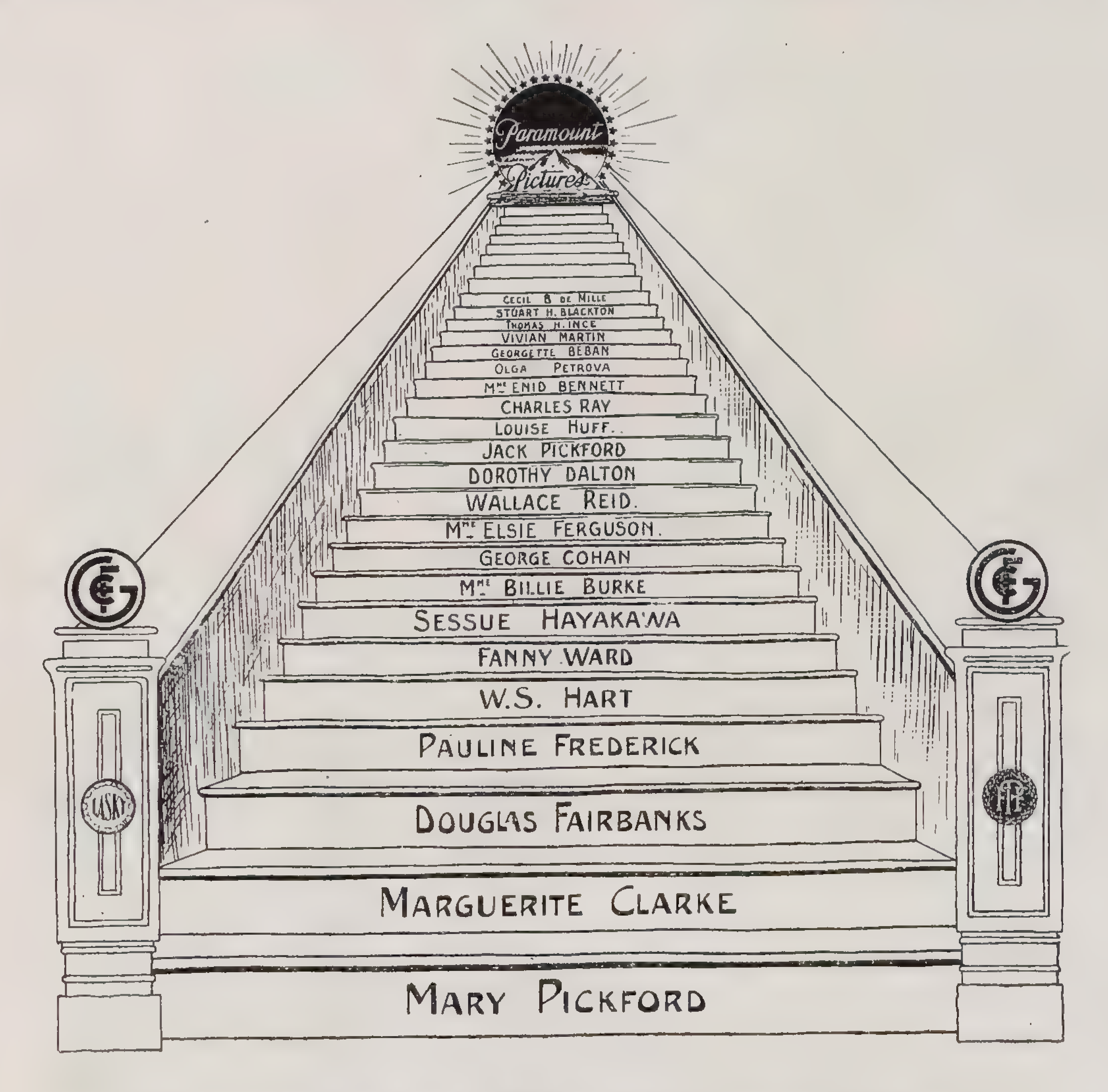
La Crise

Tous les cinémas de Tunis ont fermé leurs portes hier lundi, c'est-à-dire que cette décision n'a été prise que hier dans la journée. Voici pourquoi nos exploitants tunisiens ont pris, de concert, l'initiative de fermeture.

La Conférence consultative, dans sa séance extraordinaire, avait voté une taxe sur toutes les places. Or, comme elle imposait un contrôle appartenant à notre municipalité tunisienne, les directeurs ont fermé jusqu'à nouvel ordre.

La Paramount Pictures
et ses Artistes

Tous vous conduiront *au Succès*



Comptoir Ciné-Location

: : GAUMONT : :

28, Rue des Alouettes — **Agences Régionales**

Le public tunisien a appris avec peine cette décision. Le cinéma était la seule distraction qui nous restait.

Les affaires de nos exploitants ne sont pas déjà très brillantes en hiver. Seules, les matinées sont bonnes. Pourquoi leur imposer des impôts formidables et un contrôle administratif? Vraiment, on ne sait plus où l'on va...

ANDRÉ VALENSI.

La Censure règne en Italie

La preuve? Nous la trouvons dans les colonnes de notre confrère italien *La Vita Cinématografica*. Le numéro qui nous parvient cette semaine est, en effet, largement émaillé de damiers alternativement noirs et blancs. Les premiers sont du texte; les seconds — les plus nombreux — sont les traces du passage d'Anastasie. Car l'on sait que les caractères ne reparaissent jamais aux endroits frôlés par l'acier de ses ciseaux...

Des mots qui restent sur la page presque immaculée, comme des épaves sur la mer après un naufrage, nous avons pu dégager cette idée que notre confrère transalpin était fort mécontent des décrets Clémentel sur les interdictions d'exportation. Une phrase demeurée complète, par hasard, dit que la campagne du directeur de la *Vita* ne lui attire qu'antipathie et commentaires malveillants. Il se défend plus loin contre l'accusation de francophobie, et compare sa situation à celle de Galilée, traîné en justice parce qu'il soutenait que la Terre tournait.

Tout cela nous paraît bien mystérieux! Et nous croyons qu'en fin de compte, il n'y a dans cette affaire qu'un léger malentendu. Nous formulons l'espoir de le voir disparaître bientôt.

L'heure n'est pas aux polémiques interalliées en matière commerciale.

Les Boches sont toujours à Saint-Quentin...

" Le Courrier " en Italie

A Livourne

En cette ville, il y a cinq cinématographes : *Marguerite* (*Cinéma-Variété*), *Central* (*Cinéma-Variété*), *Splendor, Parisien, Lux et Umbra.*

Au Marguerite et au Central, qui sont les plus grands et les plus beaux, tous les jours assistent les soldats français qui se trouvent de passage à Livourne. Ils se montrent tous enchantés des spectacles qu'ils y applaudissent.

Les films plus importants qui ont été représentés en ce mois sont les suivants :

CENTRAL. — *Marche Nuptiale*, avec Lyda Borelli, *Consul bonne lame*, *Honnêteté victorieuse* (Rome-Film), *La Duchesse du bal Tabarin* (Tiber-Film).

MARGUERITE. — Dans les mois d'août et septembre, ont été admirés les *Communiqués de guerre* de l'armée française, dans lesquels nous pouvons observer et connaître la merveilleuse organisation de la France. *La Méridienne au couvent*, interprété par Gigetta (Ambrosio-Film-Turin).

AVIS A NOS ANNONCIERS

Par suite des difficultés sans nombre, inhérentes à la guerre, que nous avons à vaincre pour composer et imprimer Le Courrier, il est absolument indispensable que nos clients tiennent compte des délais nécessaires à la composition et aux tirages de leurs annonces.

Le texte des doubles pages devra être apporté au "Courrier" le lundi avant 5 heures.

Le texte des pages simples ne sera reçu que jusqu'au mercredi à midi.

Passé ces délais, quel que soit notre désir d'être agréable à nos clients, NOUS N'ACCEPTERONS PLUS AUCUN ORDRE de publicité.

Il est bien entendu qu'il s'agit là des tirages en noir.

Les pages en couleurs ne seront exécutées qu'autant qu'elles seront commandées la semaine précédente. Nous prions instamment nos clients, de tenir compte de ces indications, qui nous permettront de paraître le samedi matin.

PETITES ANNONCES

Par décision de l'autorité militaire ne pourront paraître que les Petites Annonces visées par le Commissariat de Police du quartier de chaque intéressé. Nos correspondants sont informés que, faute de ce visa, les dites Petites Annonces seront refusées par la Censure.

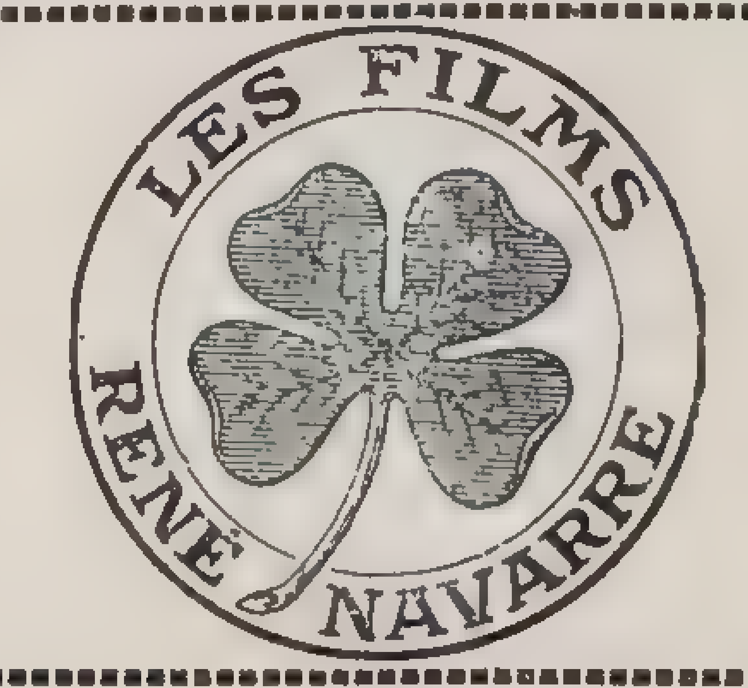


AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

Agences à Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Nancy, Alger, Bruxelles.

Le 9 Novembre



Un film vraiment sensationnel

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN



Drame angoissant d'après le célèbre roman de

M. GASTON LEROUX

interprété par

MM. Marc GÉRARD
de la Porte Saint-Martin

André MARNAY
du Théâtre Réjane

GARAY
de la Comédie-Française

Mlles Alice BEYLAT
du Gymnase

Andrée PASCAL
du Théâtre Sarah-Bernhardt

et

M. RENÉ NAVARRE

Les Nouveautés

LUNDI 8 Octobre

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE
PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. **AGENCE AMÉRICAINE**
37, rue de Trévise
Tél. Central 34-80
Exclusivités *Georges Petit*

Victor. — *Gai, gai, marions-nous,* comédie, 1 aff. 590
Transatlantic. — *Le Capitaine Mackline,* interprété par Richard Harding, drame, 3 affiches. 1000
Vitagraph. — *Bouboule est brave,* comique, 1 aff. 345

3 h. 20 **Louis AUBERT**
124, avenue de la République
Tél. Roquette 73-31 et 73-32
LIVRABLE LE 2 NOVEMBRE

Eclair. — *L'Oasis d'El-Kantara,* plein air...... 102
Princess. — *Fox, le chien détective,* série policière.................................... 894
Edison. — *Amour et Héroïsme,* épisode de la guerre, drame.................................... 550
L/Ko. — *Ignace est sentimental,* comique..... 260

4 h. 30 **CINE-LOCATION-ÉCLIPSE**
18, rue Favart. — Tél. : Louvre 32-79
LIVRABLE LE 2 NOVEMBRE

Clé. — *Les Côtes de Bretagne,* plein air........ 150
Triangle. — *Les Vieux,* scène dramatique en 4 parties, affiches et photos................ 1465

5 h. 35 **ACTUALITÉS DE LA GUERRE**
LIVRABLE LE 12 OCTOBRE

Annales n° 29........................ env. 200

5 h. 40 **Société VITAGRAPH**
15, rue Sainte - Cécile. — Tél. : Louvre 23-68
LIVRABLE LE 2 NOVEMBRE

Un coup de cartes, comédie dramatique, affiche. 312
Le Chien de ma femme, comique, affiche...... 313

MARDI 9 Octobre

Présentation PATHÉ FRÈRES
PALAIS de la MUTUALITÉ
9 h. 1/2 325, rue Saint-Martin
PROGRAMME n° 45
LIVRABLE LE 9 NOVEMBRE

Drame.

S. C. A. G. L. — *Le Vol suprême,* 2 affiches 120/160, 1 affiche 240/320, 1 pochette de 8 photos bromure.................................... 1525

Comique.

Pathé frères. — *Max devrait porter des bretelles,* 1 affiche 120/160.................... 505

Plein air coloris.

Les Athlètes de l'Ecole militaire de Joinville, Barres parallèles, 1[re] série. Vue prise au ralentisseur Pathé frères.............................. 170

HORS PROGRAMME

LE COURRIER DE WASHINGTON, cinéma-roman, adapté par M. Marcel Allain. Publié dans le *Petit Journal.*

4[e] épisode. *La Disparition du médaillon.* Sortie le 26 octobre 1917.............................. 480
5[e] épisode. *L'Adversaire se démasque.* Sortie le 2 novembre 1917.................... env. 630
6[e] épisode. *La Fleur fanée.* Sortie le 9 novembre 1917.............................. env. 700

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE
PARISIENNE

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
2 h. **16, rue Grange-Batelière**
Tél. Gut. 30-80, Central 0-48
LIVRABLE LE 2 NOVEMBRE

Broncho. — *Le Sacrifice de Rio Jim,* drame, aff. 1190
L/Ko. — *Un double enlèvement,* comique, aff... 300

3 h. 05 **L'UNION**
12, rue Gaillon. – Tél. Louvre 14-18, Gutenberg 30-92

Eclair. — *Eclair-Journal,* actualités du monde entier pour le programme de vendredi 12 octobre.............................. env. 150
Eclair. — *L'Apre Lutte,* drame.

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION, GAUMONT
4 h. 10 **28, rue des Alouettes**
Tél. Nord 14-23
LIVRABLE LE 12 OCTOBRE

Gaumont. — *Actualités du monde entier n° 41.* env. 200

LIVRABLE LE 2 NOVEMBRE

Gaumont. — *L'Autre,* drame, affiches et photos. 1150
Princess. — Exclusivités **Gaumont.** — *La Preuve,* comédie dramatique, affiche........ 620

5 h. 30 **Société ADAM et C[ie]**
11, rue Baudin
Tél. Trudaine 57-16

Princess. — *Quand la flotte américaine prit le large,* drame de contre-espionnage, affiches et photos 632

CINÉMATOGRAPHES HARRY
61, rue de Chabrol. — Tél. Nord 66-25

La Seconde Madame Tanqueray, d'après la célèbre pièce de Sir Arthur Pinero, interprété par Sir George Alexander et miss Hilda Moore, 5 affiches, photos.............................. 1927
L'Amérique, champion du droit, interprété par House Péters et Gail Kane, mise en scène de M. Maurice Tourneur, 3 affiches, photos....... 1625

N. B. — Ces deux films ont fait l'objet d'une présentation spéciale au Colisée, le 6 octobre.

Imprimeur-Gérant : F. BARROUX, 58, Rue Greneta. — Paris.

Le Cinéma et la Vie meilleure de demain

A Charles LE FRAPER
et à ses compagnons de toutes
les armées...

Pour que les enfants se souviennent...

Il y a quelques jours (c'était quand les journaux du soir annonçaient la prise de la cote 304), je me trouvais dans une rame du métro d'Auteuil-Opéra, remplie d'enfants, garçons et filles qui revenaient de passer la journée avec leurs maîtres et maîtresses dans les bois de Saint-Cloud. Tout ce petit monde insouciant était joyeux. A côté de moi se trouvait un alpin, 35 ans, Croix de guerre, médaille militaire, fourragère. Quelqu'un lui parla de la cote 304. Lui, hochant la tête, disait en regardant les enfants : « C'est terrible!... » Puis se reprenant : « Mais, c'est pour eux. S'en douteront-ils? Seront-ils reconnaissants? » Il se tut, songeur.

Oui, c'est en effet un des grands problèmes... Seront-ils reconnaissants, ceux qui ont de 14 ans à zéro année, ceux qui naîtront demain. Sauront-ils, tels les Spartiates d'autrefois, se lever devant leurs aînés aux cheveux prématurément grisonnants, prématurément blanchis?

Je le crois. Malgré cela, comme deux sûretés valent mieux qu'une, je voudrais que l'on n'hésitât pas à cinématographier en couleurs les plus terribles charniers, les plus fantastiques horreurs des champs de bataille et des hôpitaux. Je voudrais qu'on pût phonographier le tonnerre des bombardements, des tirs de barrage, le ahan des servants et ravitailleurs, les gémissements des ambulances et jusqu'au souffle des pauvres chevaux qui meurent...

Je voudrais cela, non pas pour en faire des phono-scènes genre Grand-Guignol... Oh! cela non!... Je le voudrais, pour cette jeunesse qui s'élève. De même que certaines personnes exigent que l'on ne publie leurs mémoires qu'au bout d'un temps déterminé, de même il faudrait que ces films, ces disques, du plus intense réalisme, dorment quelques années avant d'être présentés chaque année, à des dates fixes, à la jeunesse « Pour qu'elle se souvienne! »

Autrefois, on parlait de la carrière des armes. Le mot carrière avait l'air brillant, lumineux, enveloppé de couleurs vives, d'étendards, de galons dorés, de musiques joyeuses... Tout cela est devenu « le terrible métier de soldat ». Métier de boue, de sang, qui n'a de noblesse que lorsque son point de départ n'est pas un désir de rapine.

Il ne faut pas que ce soit seulement la Galerie des Batailles, de Versailles, le triomphe du chiqué... les tableaux de Detaille, de Berne-Bellecour, de Meissonnier, d'autres plus réalistes et les illustrations de nos Revues qui éduquent sur ce point les générations futures (1). Ce ne serait pas assez!

Il faut, et c'est un devoir de pieuse reconnaissance autant que d'humanité et de civilisation, que les jeunes générations puissent voir, entendre, toucher du doigt le fléau sans égal qu'on appelle : « La Guerre ». Il faudrait que cette jeunesse de l'avenir puisse voir ce que peuvent déchaîner des combinaisons dites savantes, dans lesquelles les situations réciproques du « tien et du mien » sont brouillées par d'habiles arguties. Il faudrait qu'elle voie aussi que, contrairement à ce qui a été dit, la morale nécessaire aux nations n'est pas dissemblable à celle qui existe entre les individus. Gros cancans, petits cancans : résultats, querelles et batailles.

Que l'on ne dise pas que la vue de ces horreurs enlèverait le courage de se défendre, car on pourrait, tout d'abord, rappeler que le dernier mot n'est pas dit. La Justice est boîteuse, mais elle est inlassable. L'apothéose « Justitia » fournira d'autres films qui montreront qu'après les crimes viennent les expiations ou les châtiments, l'un et l'autre parfois.

Montrer aux générations à venir ce à quoi on s'expose quand par orgueil, par désir de domination, on quitte le droit chemin. Leur montrer aussi — pris sur le vif — ce qu'ont souffert les générations qui étaient dans les enfers en 1914-1915-1916-1917..., voilà, je crois, ce qui répond aux quelques mots de mon alpin inconnu.

ALBERT MORVAN.

(1) Il existe, dit-on, un service photographique et cinématographique de l'armée. — Est-il sincère, complet, éducatif dans le sens que je me permets de l'indiquer. — Je n'ose l'espérer car chez nous nous faisons tant de choses à demi.

Tribune de nos Lecteurs

On nous écrit :

26 août 1917.

Cher Monsieur,

. . . .

Je vous remercie de l'abonnement au Courrier *que vous m'avez offert. Je reçois maintenant régulièrement ce journal dont je fais aussi profiter des camarades, de telle façon que le maximum de distraction et de profit en est tiré.*

. . . .

Veuillez, etc.

E. HEURTAUX.